

2m11.2622.7

Université de Montréal

Éducation et développement  
en monde rural à Madagascar

par

Razafimahatratra Raymond Alfred

Faculté de Théologie

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de  
Maîtrise ès arts (M. A.)  
**en théologie - théologie pratique**

Mars 1998

© Razafimahatratra Raymond Alfred, 1998



ÉCOLE N° 12

BL  
25  
U54  
1998  
U.016

Université de Montréal

Éducation et développement  
et monde rural à Madagascar

1998

Université de Montréal

École de Théologie

Mention présentée à la fin de des études supérieures en vue de l'obtention du grade de  
Maîtrise en théologie (M.A.)  
en théologie - théologie pratique

1998

Université de Montréal



Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé:

Éducation et développement en monde rural à Madagascar

présenté par:

Razafimahatratra Raymond Alfred

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes:

*Michel M. Campbell  
José Baroni  
Michel Beaudin*

Mémoire accepté le:.....*19.05.1998*.....

## SOMMAIRE

Dans plusieurs pays du monde, les hommes d'État et des Églises prétendent avoir pour préoccupation fondamentale le développement intégral de l'humain. Pourtant, très souvent, le processus de développement semble favoriser davantage ceux qui détiennent le pouvoir, laissant les petites gens vivre dans leur misère. Madagascar n'est pas exempt de cette situation. Malgré la révolution instaurée au pays, la masse paysanne croupit encore aujourd'hui dans la pauvreté intolérable. Pourquoi en est-il ainsi? Comment saisir les dimensions de ce problème? Que faire?

Le défi visé est de comprendre les enjeux du développement global des paysans malgaches. Leur situation actuelle les empêche de se réaliser librement malgré de fortes aspirations à la vie et au progrès. Le véritable enjeu, c'est le paysan lui-même; il pense, il croit, il est doté de valeurs ancestrales, il est appelé à la liberté, etc. Toute l'attention est donc portée sur la personne appelée à se développer dans tout son être. Le contexte culturel et religieux, les conditions sociales, politiques et économiques dans lesquelles le paysan a vécu et vit encore constituent son être original et dictent ses besoins. Par conséquent, il s'agit de considérer et de situer le paysan au centre du développement dans toutes ses dimensions, à la fois le temporel et le spirituel.

Le parcours du mémoire se déroule en six chapitres. Il suit la méthode de praxéologie pastorale. Les deux premiers chapitres présentent l'observation du macro- et du micro-milieu des paysans. Celle-ci permet d'identifier les problèmes majeurs vécus par ces acteurs et d'en formuler une problématique. Puis, le troisième chapitre porte sur l'approche socio-culturelle, économique et politique de cette problématique. Suit un essai d'interprétation théologique qui, à la lumière de l'Évangile, cherche à éclairer la situation des paysans, notamment leur développement ambigu.

Le cinquième chapitre présente un projet d'intervention. Il consiste à agir au coeur du développement global des paysans et de le faire par une pratique éducative libératrice. Celle-ci répondra aux besoins des paysans, au bonheur de vivre et à la joie de se réaliser dans leur milieu. Finalement, le dernier chapitre propose une prospective de cette pratique. Elle vise à donner des possibilités d'ouverture vers une paysannerie nouvelle où l'humanité paysanne malgache pourrait atteindre son parfait épanouissement.

Le présent ouvrage est une contribution à la promotion rurale à Madagascar. Il privilégie la pratique éducative et dépasse la simple vulgarisation agricole, indispensable mais élémentaire, de façon que les paysans puissent librement grandir vers leur plénitude. La base demeurant le développement par l'agriculture et l'élevage, mais en promouvant un développement global.

## Table des matières

Sommaire .....	iii
Table des matières .....	v
Introduction .....	1
Chapitre I: Ce qui se passe à Madagascar .....	6
1. Situation démographique .....	7
2. Situation économique .....	7
3. Situation politique .....	10
4. Situation sociale.....	11
5. Situation culturelle.....	13
6. La tradition ancestrale .....	14
7. Les religions .....	16
Chapitre II: Les paysans et ce qu'ils vivent .....	19
1. L'habitat .....	20
2. La famille .....	22
3. L'économique .....	23
4. Les actes religieux .....	24
5. Les actes sociaux .....	29
6. Les actes politiques .....	31
Chapitre III: Enjeux du développement en monde rural .....	37
1. Le projet de la révolution socialiste malgache .....	38
a) Sa genèse .....	38
b) Ses objectifs .....	39
c) Son programme d'action .....	40
2. Confrontation du projet aux réalités des paysans .....	41
a) Le "Fokontany" et le "Fokonolona" .....	43
b) L'endoctrinement idéologique .....	46
c) L'usurpation du pouvoir du peuple .....	48
d) Un projet éducatif manqué .....	50

e) L'emprise des croyances traditionnelles .....	52
3. Le paysan, un être misérablement opprimé .....	54
a) L'échec d'une révolution.....	55
b) Le paysan, un être facile à exploiter .....	56
Chapitre IV: La pauvreté des paysans: un défi à la théologie malgache .....	58
1. Le lavement des pieds: modèle du pouvoir-service .....	59
a) Contexte et pertinence du geste .....	61
b) Actualisation du geste .....	63
c) Le geste de Jésus et le "Fihavanana" .....	66
2. Le développement: une libération dans le Christ .....	68
a) Contexte de la libération des peuples latino-américains .....	69
b) Rapprochement des réalités latino-américaines avec celles des paysans malgaches .....	72
c) L'Incarnation de Dieu: libération de l'humain .....	75
d) L'Église locale, dans ces réalités .....	77
e) Valorisation chrétienne du "Aina" .....	80
3. Le service éducatif des pauvres .....	84
a) Contexte et nécessité de l'éducation des pauvres	85
b) Les pauvres auprès desquels se dévoue De la Salle	86
c) Spécificité de l'école au service des pauvres .....	87
d) Comparaison entre deux situations .....	90
Chapitre V: Une école en faveur des paysans .....	94
1. Objectifs généraux .....	96
a) Créer une école en faveur des paysans .....	96
b) Annoncer l'Évangile aux paysans .....	96
c) Scolariser les paysans .....	97
2. Grands champs d'intervention .....	98
a) Agriculture et élevage .....	98
b) Évangélisation et catéchèse .....	99
c) Promotion de la justice .....	99
d) Promotion des familles .....	100
e) Autres activités avec tous les villageois .....	101

3. Organisation et déroulement .....	103
a) Admission à l'école .....	103
b) Durée .....	103
c) Lieu .....	104
d) Budget de fonctionnement .....	104
e) Matériel .....	105
f) Projet "Hébergement des jeunes ruraux" .....	106
4. Pédagogie: le jeune, centre d'intérêt premier .....	109
a) Aimer tendrement le jeune .....	110
b) Aider le jeune à se développer .....	110
c) S'éduquer les uns les autres .....	110
d) Promouvoir la liberté des jeunes .....	111
e) S'ouvrir à Dieu .....	111
f) Évaluation du jeune .....	111
5. L'impact de la formation sur le milieu.....	113
 Chapitre VI: Vers une paysannerie nouvelle .....	117
1. La prise de conscience de la pauvreté et de l'oppression .....	118
2. L'indispensable engagement personnel et communautaire .....	119
3. L'inculturation de l'Évangile: condition nécessaire à un développement intégral .....	122
 Conclusion .....	126
 Bibliographie .....	129
 Annexe .....	viii



## INTRODUCTION

Notre pratique est simple, mais le contexte dans lequel elle doit évoluer se révèle fort complexe. Pendant quelques années, j'ai eu l'honneur de diriger l'Équipe du Centre de promotion rurale de la région d'Ambositra à Madagascar. Cette équipe s'occupe de la promotion rurale qui est née d'un besoin, certes, mais aussi d'une demande de la communauté ecclésiale de la dite région. Composée de huit personnes qualifiées, l'équipe fonctionne depuis une vingtaine d'années et contribue à la formation des paysans jeunes et adultes, en particulier aux méthodes agricoles plus rationnelles et partant plus productives. Les animations s'y effectuent par sessions de quatre jours à tous les trois mois, avec une moyenne de soixante à soixante-cinq participants, hommes et femmes. Notre action se déroule dans quinze villages de la dite région. Ce qui limite considérablement le temps des sessions dans chaque village.

Durant ces années d'animation en monde rural, nous avons vécu avec les paysans, lors de moments heureux, des projets réussis pour la plupart. Cependant, il faut admettre que certains d'entre eux n'atteignent pas leurs objectifs. En effet, les évaluations de cette animation ont soulevé bien des problèmes dus principalement à l'ignorance des paysans. Cette ignorance fait d'eux des sans-voix, des sans-pouvoir; elle les soumet à toutes sortes d'oppressions dérivant autant du pouvoir politique que de leurs croyances. Aussi, sont-ils exploités et humiliés!

Le choix du sujet, **Éducation et Développement en monde rural à Madagascar**, est le fruit d'un contact prolongé avec les paysans. Nous, les Frères des écoles chrétiennes, travaillons au service de la jeunesse malgache depuis une centaine d'années. Nous tenons des écoles primaires, secondaires, et même techniques qui se trouvent dans différentes villes de la grande île. Cependant, la grande majorité des jeunes appartenant au secteur rural ne sont pas scolarisés. Les parents paysans étant économiquement pauvres, ils ne peuvent payer les études de leurs enfants dans les villes. L'avenir de ces enfants reste donc douteux. Ceci explique le souci que nous avons d'élargir notre champ de pastorale vers le monde rural.

Ainsi, depuis l'année 1972, des centres de sessions ont été créés dans le pays, notamment en monde rural. Ces centres ont pour but de donner aux paysans une formation plus conforme à leurs besoins. Au cours de ces dix dernières années, le nombre de paysans participants aux sessions a augmenté d'une façon remarquable. Cela prouve, chez eux, un intérêt proche de leur vie. Mais, saisis par la situation de pauvreté de la masse paysanne qui s'aggrave de plus en plus, et attentifs aux nécessités éducatives des paysans aspirant à prendre conscience de leur dignité humaine, nous, les Frères des écoles chrétiennes, les laïcs animateurs en monde rural ainsi que les paysans eux-mêmes, avons fait ensemble plusieurs réunions de réflexion sur l'avenir de la société rurale. Ainsi, nous sommes persuadés que l'analphabétisme de génération

en génération, que l'attachement à certaines croyances traditionnelles et que la situation opprimante de la politique, sont les embûches qui empêchent les paysans de se développer librement malgré de fortes aspirations à la vie et au progrès.

Devant ces faits déshumanisants il nous paraît dorénavant opportun de transformer le Centre de sessions, en École de promotion intégrale des paysans. L'objectif de cette école sera donc le développement des paysans par une éducation humaine et chrétienne plus conforme à leur vie.

Pour réaliser cette entreprise de développement de la masse paysanne, il est important de commencer par l'observation du milieu rural. Tenir compte du développement d'un peuple demande à priori d'explorer largement le milieu autant dans sa largeur - le macro et le micro-milieu - que dans sa profondeur - les différentes dimensions de la vie -. Ainsi, nous observerons le milieu des paysans dans deux chapitres intitulés respectivement **Ce qui se passe à Madagascar** et **Les paysans et ce qu'ils vivent**.

L'observation du macro et du micro-milieu des paysans nous fait comprendre la situation du problème. Cela nous pousse à remettre en question le projet de développement dans lequel l'État révolutionnaire a engagé le peuple malgache depuis 1975. Aussi, dans le chapitre intitulé **Enjeux du développement en monde rural**, nous ferons une lecture rétrospective du projet de la révolution socialiste instaurée au pays. La toute première question est de se demander: pourquoi y a-t-il eu une révolution à Madagascar et

pourquoi n'a-t-elle pu répondre aux aspirations véritables du peuple? L'analyse et la confrontation du projet de la révolution avec la réalité du peuple nous permettront de découvrir les obstacles au développement des paysans, autant dans les structures de la vie économique, politique et culturelle de la société que dans la mentalité d'exploitation du paysan chez certains dirigeants influents. En outre, la dimension chrétienne du développement demeure pour nous fondamentale. C'est pourquoi dans le chapitre intitulé **La pauvreté des paysans: un défi à la théologie malgache**, nous interpréterons le drame qui en résulte en puisant dans l'Évangile la dynamique de notre réflexion.

Saisi et profondément ému par ce que nous avons vu et par ce que nous avons ressenti dans le monde rural, nous sommes interpellé à faire quelque chose. Aussi, dans le chapitre intitulé **Une école en faveur des paysans**, nous proposerons un agir contre cette pauvreté. Par conséquent, nous mettrons en valeur l'éducation humaine et chrétienne comme moyen privilégié pour le développement intégral des personnes impliquées. Enfin, dans le dernier chapitre, **Vers une paysannerie nouvelle**, nous ferons une réflexion progressive à partir du projet d'intervention, de sa réalisation, de son suivi et de ses répercussions concrètes dans la vie des paysans et pour leur avenir. Finalement, à la suite de cette étude, nous souhaitons percevoir plus clairement le signe du Royaume de Dieu auprès d'une paysannerie nouvelle.

Comme nous suivrons de près les quatre axes de la méthode de praxéologie pastorale, il est important d'en rappeler ici les grandes lignes. Le premier axe se rapporte à l'observation des faits typiques du milieu de la pratique. En établissant des liens significatifs entre ces éléments, on identifie les grandes pointes de l'observation afin de saisir les principaux problèmes de la pratique et d'en formuler un drame fondamental. Le deuxième axe s'intéresse à l'interprétation de ce drame. On le confronte avec des référents en sciences humaines, en théologie, etc, susceptibles de favoriser sa compréhension.

Les deux autres axes concernent l'intervention et la prospective. Le drame étant éclairé, on passe à l'intervention. Il s'agit de solutionner le problème. À la lumière de l'interprétation socio-culturelle et théologique, on définit un plan d'action constituant les objectifs, les activités et les stratégies de l'intervention. Quant à la prospective, elle vise à dégager des nouvelles possibilités d'être pour l'humanité. La prospective renvoie à l'évaluation de la pratique non seulement pour identifier les répercussions concrètes du projet d'intervention, mais aussi pour déterminer dans quelle mesure cette pratique contribuera réellement à faire advenir un monde nouveau. En bref, la méthode praxéologique se définit comme l'interaction cohérente entre ces quatre axes.

## CHAPITRE PREMIER

### CE QUI SE PASSE À MADAGASCAR

À première vue, l'étude du macro-milieu paraît assez peu utile et semble même extérieure à l'approche pratique du sujet que nous abordons. Aussi, pourrions-nous être tenté de la limiter autant que possible pour qu'elle ne nous détourne pas du problème concret qui nous intéresse. Cependant, si nous ne prenons pas conscience de tous les tissus relationnels, aussi bien cosmiques que biologiques, qui façonnent les hommes et les femmes, il nous apparaît difficile, voire impossible, de contextualiser véritablement les problèmes. C'est dans ce macro-milieu que la réalité se tisse comme une toile d'araignée, l'humain en étant à la fois l'artisan et le centre. Ce principe est particulièrement vrai à Madagascar. En effet, c'est une caractéristique du Malgache de posséder une logique d'ordre **relationnel** plutôt que d'ordre **rationnel** afin de présider à l'existence d'un univers où tout est en relation.

Pour ce faire, nous prenons, comme composantes essentielles de l'observation du milieu, le peuple et la société malgaches. Il nous faudra, par conséquent, identifier ce peuple tel qu'il est demeuré à travers son histoire et sa culture. Il nous faudra voir aussi les enjeux socio-économiques et politiques qui le conditionnent. Nous croyons que la connaissance du macro-milieu avec tout ce que celui-ci comporte, nous aidera à mieux entrer dans le quotidien des

paysans avec qui nous voulons collaborer pour leur développement intégral via l'éducation. Voici donc le macro-milieu à travers les sept angles suivants.

### **1. Situation démographique**

Selon les plus récentes estimations, la population de Madagascar se chiffre aujourd'hui environ à treize millions d'habitants, avec une densité moyenne de 20,5 habitants par km<sup>2</sup>. La tranche d'âge comprise entre 0 et 15 ans représenterait plus de 46% de la population. Cette dernière est rurale à 90%. Son histoire explique l'existence de 18 ethnies d'importance inégale se partageant le territoire malgache: entre autres les Antandroy du sud, les Betsileo et les Imerina des hauts plateaux, les Antakarana du nord, les Betsimisaraka de l'est, les Sakalava de l'ouest. Les dialectes les différencient un peu entre elles, mais la langue officielle, qui est le malgache, unit remarquablement l'ensemble de tout le peuple. Madagascar compte également une minorité d'Indiens, de Chinois, de Britanniques, de Français,...

### **2. Situation économique**

Dans un article du journal *Lakroan'i Madagasikara*, du 12 décembre 1989, on nous parle du bilan économique des 14 années de règne du parti révolutionnaire:

«Quelle que soit la volonté d'être optimiste et non défaitiste, on ne peut plus camoufler ce bilan. Madagascar est descendu au rang des pays les plus pauvres du monde; sur le plan intérieur, cette pauvreté est réelle et tenaille l'immense majorité des Malgaches. Elle saute aux yeux des hôtes aussi bien que de simples touristes dont certains vont jusqu'à dire que

Madagascar est encore plus pauvre que le Tchad. Et cette pauvreté continue à grandir dans les villes; les campagnes continuent leur enlisement dans la pauvreté et la misère.»<sup>1</sup>

Aujourd'hui encore, cette situation économique est loin de s'améliorer, ses effets sont sérieusement ressentis par la grande majorité des Malgaches. Pays à vocation agricole, l'agriculture est et va demeurer encore longtemps la base de l'économie. De plus, les conditions de vie de l'agriculteur et même le rendement de son milieu de travail sont en pleine décadence. La rentabilité d'une industrie légère n'est pas beaucoup plus assurée. Force nous est de constater que l'agriculture et l'industrie, piliers de l'économie, sont isolées l'une de l'autre et qu'elles ne sont pas en synergie. Le système d'industrialisation n'est guère plus efficace: d'une part, l'industrie consomme très peu de la production agricole, et, d'autre part, l'agriculture n'utilise pas les biens industriels propres à la culture, ceux-ci étant trop dispendieux.

Les Malgaches vivent de riz plus que les Asiatiques. Cependant, les terres de riziculture sont toujours exploitées de manières archaïques. Cela ne favorise pas l'augmentation de la productivité générale. Un jeune nous dit: "Tsy mora ny miaina, tsy maintsy mitrongy vao homana" (mot-à-mot: «Survivre n'est pas drôle, il faut creuser la terre à fond pour trouver quelque chose à manger»). Cette expression formule la grande misère économique que supportent les paysans.

---

<sup>1</sup> Besofina R., «Les 14 années de la révolution socialiste», *Lakroan'i Madagasikara*, 12 décembre 1989, p. 8.



De plus, la dégradation des infrastructures entraîne l'isolement des diverses localités. Le mauvais état des pistes et des routes rend la collecte des produits agricoles difficile. Le réseau routier est presque détruit. Or une intégration correcte de la paysannerie dans l'économie monétaire exigerait des circuits de commercialisation valables, ceux-ci dépendant essentiellement du bon état des routes.

En somme, l'économie malgache est actuellement un désastre. La faible quantité de produits agricoles et industriels ne fait qu'aggraver la balance commerciale qui est déjà lourdement déficitaire. La dette extérieure, s'élevant jour et nuit à des montants exorbitants et accablants, ne cesse d'asphyxier la masse populaire. On ne parle plus d'expansion et de développement, mais de compression des dépenses et de dévaluation monétaire. À l'heure actuelle, le franc malgache est devenu flottant. Le FMI et la banque mondiale ont exigé la libération des changes: il faut officiellement 925 fmg pour 1 franc français ou 3325 fmg pour 1\$ canadien.

Pourtant, au début des années 1960, au lendemain de l'indépendance du pays, de grandes espérances s'ouvraient à l'horizon malgache. Des efforts étaient accomplis pour la scolarisation, pour le développement économique, etc. L'opinion internationale se faisait de Madagascar l'idée d'un pays indépendant, d'une île heureuse qui ignorait les agitations de tant de nations du Tiers-Monde et qui luttait contre son sous-développement. Cependant, pour aujourd'hui, cela reste un rêve.

«L'île de Madagascar devrait être un petit paradis, mais le pays est aujourd'hui au bord du naufrage économique, et ce sont les paysans qui écopent.»<sup>2</sup>

### **3. Situation politique**

Madagascar est un pays anciennement colonisé par la France. Il n'a obtenu son indépendance qu'en 1960. Nous pouvons aisément distinguer deux grandes périodes dans l'évolution politique de notre pays: de 1960 à 1972, la période de la première république caractérisée par le socialisme pragmatique; de 1975 à 1993, la période de la république démocratique et révolutionnaire, caractérisée par la charte de la révolution socialiste. Entre 1972 et 1975, une période charnière de bouleversement a donné à Madagascar de nouvelles orientations politiques et économiques, sans lendemain. Depuis 1993, le nouveau gouvernement mis en place n'a pas encore répondu aux espoirs mis en lui.

Malgré le changement de régime, le peuple croupit encore aujourd'hui dans la pauvreté. Devant les péripéties actuelles de la politique et la croissance des difficultés inextricables dans lesquelles s'empêtre l'immense majorité des Malgaches, un sentiment de découragement proche du désespoir envahit de plus en plus la population. Un immense dégoût pour la politique s'installe.

«Quelle que soient la beauté et la grandeur des discours politiques, quand l'économie ne suit pas, rien ne va, à court ou à moyen terme. Ce ne sont pas les discours

---

<sup>2</sup> Randriahaja J., «Madagascar, la grande île à la dérive», *La Presse*, 22 avril 1995, p. 16.

moralisateurs qui empêcheront le peuple de descendre davantage encore dans une misère de plus en plus insupportable. Le peuple ne croit plus qu'aux actes significatifs.»<sup>3</sup>

#### **4. Situation sociale**

Ce qui frappe les yeux, autant en ville qu'en campagne, c'est que la misère grandit et que la famine s'installe. À cause de la dévaluation monétaire, les ouvriers ont vu baisser leur pouvoir d'achat, car les prix des denrées alimentaires ont beaucoup augmenté. Ils n'arrivent plus à nourrir leur famille. Beaucoup de gens exercent un métier de revendeur. Le chômage augmente et beaucoup de chômeurs vivent dans des conditions inhumaines; leurs enfants fouillent les poubelles et font la quête à tous les coins de rues. À la campagne, les gens ont faim, eux aussi; la malnutrition est en progression effroyable. La mortalité infantile augmente. Il y en a qui fuient la campagne pour venir s'installer en ville où rien n'est prévu pour les accueillir. Ils y grossissent les rangs et les troupes des sans-travail et des habitants des bidonvilles. Ils essaient de survivre: petits boulots, marché noir, petits vols,... Il faut bien assurer son riz quotidien.

«Près de Tananarive, des gamins en loques poussent des cris de joie en apercevant un camion d'ordures. Ailleurs, dans la capitale malgache, les enfants sont poussés à la mendicité par leur parents incapables de les nourrir.»<sup>4</sup>

---

<sup>3</sup> Besofina R., «Les 14 années de la révolution socialiste», *Lakroan'i Madagasikara*, 20 décembre 1991, p. 21.

<sup>4</sup> Randriahaja J., «Madagascar, la grande île à la dérive», *La Presse*, 22 avril 1995, p. 16.

Dans l'ensemble du pays, nous pouvons constater que la dégradation des réseaux de communication aggrave les problèmes de santé d'un peuple déjà malade de sous-alimentation. Les quelques petites villes qui ont déjà possédé le téléphone ne l'ont plus: poteaux et fils téléphoniques coupés, électricité inexistante dans plusieurs endroits. La majorité des Malgaches, surtout des paysans, doivent se priver de soins d'hôpitaux, de médecins, de médicaments, d'équipement et de système de santé.

«Les femmes, notamment, sont épuisées par des maternités trop fréquentes et trop rapprochées; la durée moyenne de la vie active est courte et, pour parler en termes crus, ne rentabilise pas suffisamment les efforts consentis pour élever et éduquer les enfants.»<sup>5</sup>

Devant cette situation misérable de la majorité du peuple, l'enrichissement d'une minorité de nantis devient un scandale. Cette minorité est faite de ceux qui détiennent le pouvoir politique et de ceux qui contrôlent les échelons supérieurs du secteur de production et d'échange.

«Aussi, la population du pays est-elle divisée en deux catégories: une minorité de nantis baigne dans l'opulence tandis que la majorité est obligée de vivre d'expédients, entraînée dans un processus de paupérisation dont il est difficile de dire où il s'arrêtera d'autant plus que les pauvres subissent leur sort avec résignation.»<sup>6</sup>

---

<sup>5</sup> Ramanandraibe L., *Le livre vert de l'espérance malgache*, Paris, l'Harmattan, 1987, p. 100.

<sup>6</sup> Conférence épiscopale de Madagascar, *Église et Société à Madagascar*, Antananarivo, Imprimerie Antanimena, 1989, p. 217.

## **5. Situation culturelle**

D'une façon générale, la grande masse populaire ne connaît ni la presse ni l'audiovisuel. Elle ignore ce qui se passe, non seulement, dans le monde, mais même dans le pays. Les régions sont cloisonnées les unes par rapport aux autres à cause de la dégradation ou du manque de réseaux de communication. Cela entraîne beaucoup de difficultés qui entravent la formation du peuple. D'autre part, l'émergence de la bourgeoisie nationale, fruit de la période coloniale ou néo-coloniale, a sûrement produit une grande différence culturelle au sein de la population malgache. Cette situation constitue le premier facteur du clivage socio-culturel. La masse populaire reste intellectuellement défavorisée et n'a pas accès au pouvoir politique. Ce sont les gens instruits, les nantis, qui occupent toutes les instances de décision politique.

Par ailleurs, le gouvernement a beaucoup parlé de la démocratisation de l'enseignement:

«Démocratiser l'enseignement signifie donner à tous les mêmes chances, c'est-à-dire donner à tous les Malgaches sans exception, la possibilité de recevoir un enseignement de base, de s'instruire et de se former selon leurs aptitudes, dans le cadre des besoins de la Nation.»<sup>7</sup>

L'objectif final, c'est l'enseignement pour tous. Mais, l'observation la plus superficielle nous montre que souvent ce sont les enfants des familles instruites qui entrent et réussissent en grand nombre dans les meilleures écoles des villes, profitant

---

<sup>7</sup> Gouvernement malgache, *Charte de la révolution socialiste malgache*, Antananarivo, Ouvrages Éducatifs, 1975, p. 73.

principalement de la gratuité de l'enseignement public. Paradoxalement, les enfants des familles pauvres ne peuvent qu'assez rarement accéder à cette gratuité. Les jeunes ruraux arrêtent souvent leurs études parce que leurs parents n'ont pas les moyens nécessaires pour payer leurs fournitures scolaires et leur séjour d'études en ville. De plus, les écoles primaires qu'on a généreusement multipliées jusqu'au fin fond de la brousse, sont tantôt sans toit, tantôt sans table-banc, tantôt sans élève et instituteur.

### ***6. La tradition ancestrale***

Les liens ancestraux tissent la vie quotidienne des Malgaches. Ces derniers croient que "les morts ne sont pas morts", ils changent seulement de manière de vivre, ils sont devenus ancêtres. Les Malgaches ont besoin de s'enraciner dans leur milieu ancestral. Pour eux, les grandes occasions, comme le mariage, les funérailles, la fête des morts, les sacrifices solennels, etc, constituent des moments privilégiés pour réciter la généalogie de la grande famille ou des personnes célébrées.

Ces moments de retrouvailles et de souvenirs qui rappellent la mémoire de l'Ancêtre fondateur auquel on appartient, sont essentiels à l'existence des Malgaches. Le tombeau des ancêtres et la maison paternelle restent les symboles d'unité entre les vivants et les morts. Les malgaches disent souvent: "Mahafinaritra, velona iray trano, maty iray fasana" (mot-à-mot: «Vivre ensemble est beau aussi bien dans la maison que dans le tombeau»).

Le “Fomban-drazana” (les manières des ancêtres) désigne expressément les us et coutumes et les rites se rapportant aux grandes circonstances de la vie: naissance, funérailles, retournements des morts, sacrifices d’expiation ou d’action de grâces. On y inclut tout le contenu de la civilisation héritée des ancêtres: langue, art de parler et de chanter, code de politesse, techniques de plantation, de construction,... Certains considèrent les valeurs ancestrales comme fondamentales et sécurisantes, mais d’autres sont plus favorables aux innovations.

Les manières d’être, de parler et d’agir des ancêtres qu’incarnent encore les parents, les grands-parents et toute la communauté, ont été éprouvées par des générations successives. Elles ne peuvent donc qu’être valables et, jusqu’à preuve du contraire, les seules efficaces. La transgression des “manières des ancêtres” représente un risque, car elle peut être source de malédictions de la part du Créateur et des ancêtres qui sont sources de grâces et de protection pour les hommes sages et obéissants à la tradition ancestrale.

Mais les Malgaches croient que la grâce suprême qu’est la vie, nommée “Aina”, c’est Dieu Créateur qui la leur donne. C’est pourquoi, ils ne mettent aucun être surnaturel au rang de Dieu, le seul maître de la vie étant “Aina”. Néanmoins, dans leurs différentes cérémonies de culte, les Malgaches dotent les ancêtres de puissances divines. Ils croient que les ancêtres portent le souci de leurs descendants auxquels ils accordent grâces et protection divines. Ces grâces et cette protection consistent principalement

dans les biens quotidiens recherchés par le paysan: santé, postérité, richesse, vie longue et heureuse, célébrité, en résumé bonheur de vivre dans le temps et dans l'espace.

### **7. Les religions**

Pour le Malgache traditionnaliste, le bonheur consiste entièrement à rendre heureux tout être humain pendant son existence terrestre. Il va sans dire que tout ce qui est susceptible d'attirer et de prolonger ce bonheur terrestre ou tout ce qui est susceptible de l'éloigner est objet de préoccupation spéciale. On peut même recourir à l'astrologie, ou à la divination par les graines de devin, ou encore à des médecines qui expriment la volonté du Créateur par l'intermédiaire des ancêtres pour conjurer le mal et la malchance en vue de la bonne marche de la société. Mais la plupart du temps, c'est la déception qui est le résultat réel de ces croyances anthropologiques.

Selon les dernières statistiques, 55% des Malgaches pratiquent les religions traditionnelles, le nombre des chrétiens ne représente que 45% de la population: 25% de catholiques, 15% de protestants et 5% d'anglicans. D'où la nécessité des actions réalisées par l'Église dans divers domaines: scolaire, social, sanitaire, agricole, culturel. De là, aussi, le souci des chrétiens de contribuer à la promotion humaine.

Il faut noter que, depuis son implantation à Madagascar, l'Église déploie un effort constant au niveau de l'éducation de la foi par l'école. Nombreuses sont les congrégations religieuses qui y



travaillent, notamment notre communauté, les Frères des écoles chrétiennes. Ces derniers, de 1868 jusqu'à ce jour, font de l'école un foyer actif pour la promotion humaine et chrétienne de la jeunesse. Engagés dans 6 diocèses sur les 17 que possède le pays, les Frères dirigent principalement des collèges et des centres techniques et d'animation rurale. Les enfants et les jeunes qui les fréquentent appartiennent aux diverses religions: catholique, protestante, traditionnelle. Face aux aléas de la vie mais toujours à l'écoute des desiderata des jeunes et de leurs parents, sans trop heurter les directives officielles, l'association des éducateurs a mis en oeuvre un projet éducatif basé sur l'accueil des jeunes, la catéchèse, la préparation à la vie et la formation d'une liberté responsable, toujours avec le souci de toucher les plus pauvres.

En effet, les écoles sont des lieux d'évangélisation par excellence auprès de la population, car beaucoup ignorent encore Jésus-Christ. La préparation des jeunes aux sacrements - baptême, premier communion, confirmation - est une des préoccupations majeures. Soutenus et encouragés par leurs éducateurs, les jeunes participent à des mouvements adaptés à leur âge et répondant à leurs aspirations. Ces mouvements visent à compléter leur éducation, par l'éveil du sens de la responsabilité, de la culture et du partage. Conscients de l'avenir du peuple malgache, les éducateurs ne cessent de se pencher sur la rénovation à réaliser dans les oeuvres éducatives, afin qu'elles répondent de mieux en mieux au développement de l'être humain.

Résumons-nous: dans ce premier chapitre, nous avons fait, nous l'espérons, un tour d'horizon significatif de la société et du peuple malgaches. Sans nier les efforts qui ont été accomplis au sein de la nation et qui ont déjà abouti à des réalisations concrètes dans de nombreux domaines, nous avons évoqué les obstacles majeurs qui freinent encore le développement économique, culturel et social du pays malgache. Cela nous aide à mieux comprendre quelques-uns des symptômes de la détérioration de cette société qui, inévitablement, se répercutent dans le milieu de notre pratique éducative. Ce que nous rencontrons quotidiennement, ce sont des personnes, jeunes et moins jeunes, porteuses de style de vie, de mode de pensée et de réalités sociales, qui proviennent de leur insertion dans ce macro-milieu. Ainsi, tout Malgache tire de cet imbroglio son histoire, son type d'appartenance, ses croyances, ses rites et sa vision du monde. C'est ce que nous allons voir dans le micro-milieu, objet maintenant du deuxième chapitre de l'observation.

## CHAPITRE II

### LES PAYSANS ET CE QU'ILS VIVENT

Désormais, notre regard se fixera sur le monde rural, lieu privilégié de notre investigation. Notre premier souci est de mieux scruter les côtés énigmatiques et mystérieux du milieu de la pratique sur lequel nous voulons agir en connaissance de cause. Nous ferons attention aux us et coutumes des institutions familiales et sociales. Nous pénétrerons la mentalité qui s'est développée sous l'influence de l'environnement géographique, mais aussi et surtout sous l'influence des actes religieux traditionnels. Là, notre observation se basera beaucoup sur l'écoute active des acteurs et actrices de notre pratique: les paysans.

Ainsi, notre point de départ consistera à nous faire paysan avec les paysans, à entrer dans le paysage et l'habitat, à prendre contact avec les gens du village. Sans séparer l'économique de l'humain et du religieux, nous verrons les préoccupations majeures et doubles des paysans: chercher de la nourriture et satisfaire aux pratiques cultuelles adressées à Dieu et aux ancêtres. Finalement, notre observation cherchera à découvrir tous les éléments-clefs favorables à l'éducation et au développement en monde rural. Nous observerons six lieux d'implication éducative: l'habitat, la famille, l'économique, les actes religieux, les actes sociaux et les actes politiques.

### ***1. L'habitat***

Nous travaillons dans la région de l'ethnie "Betsileo". Les "Betsileo" occupent la partie sud d'une zone des hauts plateaux, autour de la principale ville de Fianarantsoa, capitale de la province et du siège épiscopal. Notre pratique ne touche pas toute la province, mais seulement, sa toute petite partie située au nord-ouest de la ville, connue sous le nom d'Ambositra. Cette région regroupe plusieurs villages, mais nous concentrerons notre observation sur un village-type qui représente bien les caractéristiques du milieu. Ce village s'appelle Mahazoarivo-Soavina, il est habité par une cinquantaine de familles.

Le paysage est désertique, il est presque dénudé de verdure. Nous ne voyons que des collines brûlées. L'humus et même la forêt sont brûlés par des centaines d'incendies que les paysans rallument chaque année, particulièrement au printemps. Et cela, par tradition. Ils pratiquent la technique de culture sur brûlis, ancestrale et rudimentaire; on coupe, on brûle, on sème. La récolte est maigre. Au bout d'un an, les paysans recommencent plus loin l'opération: couper, brûler, planter comme ont fait les ancêtres depuis des siècles. Et quand ce n'est pas pour planter, c'est pour servir de pâturage aux bovins. Les paysans coupent aussi les arbres et les buissons pour alimenter les feux de cuisson.

Le déboisement connaît donc dans la région une accélération que certains qualifient même d'actes violents envers la nature. Sur les sols mis à nu, l'érosion trouve un terrain facile; les pluies et les

cyclones arrachent rageusement la terre nourricière. Les rivières, devenues des torrents, charrient une boue rouge, et, du même coup, emportent les routes. Cette érosion féroce dont le déboisement est la principale cause, provoque une perte énorme de superficies cultivables. Cette écologie catastrophique participe à un processus effroyable de destruction de l'environnement et du village lui-même.

Quant aux habitations, elles ont toutes le même modèle, la construction ancestrale: un toit en paille, des murs en treillis recouverts de terre battue, une porte et pas plus de deux fenêtres. La maison est trop petite pour une famille de 8 à 10 enfants en moyenne. En entrant à l'intérieur, nous voyons qu'elle n'a pas d'étage, et seulement deux pièces relativement larges dont l'une est appelée "efitra atsimo" (mot-à-mot: «chambre de sud») qui sert à la fois de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher des grands enfants. Mais le coin sud-ouest de la pièce est réservé aux volailles. L'autre pièce "efitra avaratra" (mot-à-mot: «chambre de nord») où les parents dorment avec les petits, est perçue comme un lieu sacré; c'est là qu'on trouve deux étagères suspendues au coin nord-est où sont déposés les offrandes à "ANDRIANANAHARY" («Dieu Créateur») et les substituts des ancêtres auxquels la famille offre ses sacrifices et adresse ses prières de demande, d'expiation et d'action de grâces.

## **2. La famille**

Ce qui surprend de prime abord, c'est de voir les nombreux enfants. Selon la pensée ancestrale, les enfants sont signes de richesse et de bonheur. D'ailleurs, le meilleur souhait que le devin adresse aux nouveaux conjoints lors du mariage traditionnel est d'avoir beaucoup d'enfants: "Ny anambadian-kiterahana ka maroa fara sy dimby, manana fito lahy fito vavy" (mot-à-mot: «Quand on se marie, c'est pour avoir des enfants, ainsi pour vous, homme et femme, nouvellement mariés, soyez féconds, ayez sept garçons et sept filles»). Le chiffre sept dit deux fois est une marque d'abondance des biens pour les Malgaches. Voici ce que dit un auteur au sujet de la famille malgache:

«L'enfant situé dans sa famille est d'une part en relation permanente avec ses parents par les liens inégaux de filiation, et d'autre part en relation avec ses frères et soeurs utérins par les liens égaux de consanguinité; mais le fils aîné l'emporte en droit et en devoir sur ses cadets. Au nom de cette relation familiale et à travers cette existence collective se fait la reconnaissance de chacun comme personne, et le respect qu'ont les uns pour les autres face à cette existence personnelle et collective qui maintient l'harmonie indispensable à chaque famille.»<sup>8</sup>

Chaque membre de la famille a donc sa responsabilité de telle manière que tous et chacun soient impliqués dans ce que disent les paysans: "Miara-miaina ary mifanompo am-pitiavana" (mot-à-mot: «Vivre ensemble et se servir dans l'amour»).

---

<sup>8</sup> Raharilalao H., *Église et fihavanana à Madagascar*, Fianarantsoa, Édition Ambozontany, 1991, p. 147.

### **3. L'économique**

D'une manière générale, les paysans vivent des produits agricoles et de l'élevage. Ils sont connus comme des agriculteurs et éleveurs de naissance. Leur mentalité, leur langage, leur comportement et leur façon d'agir sont imbus de ces deux activités traditionnelles. D'ailleurs, on félicite habituellement les parents qui ont une nouvelle naissance avec des termes de travail rizicole tels que "Mpagnosy" («piétineur de rizière») si le nouveau-né est un garçon, et "Mpagnetsa" («repiqueuse de plants de riz») si c'est une fille. On dit: "Arahabaina nahazo mpagnosy na mpagnetsa" («Félicitations à vous, parents, qui avez un nouveau piétineur de rizière ou repiqueuse de plants de riz»).

Le riz est l'aliment de base des Malgaches et, dans la campagne, la culture du riz est particulièrement un milieu d'apprentissage aux us et coutumes pour l'enfant.

«Ensuite, on le sert pour prémices, offrandes aux ancêtres, repas sacrificiels dans des cérémonies du culte autant pour les vivants que les morts. L'élevage de boeufs est une autre occupation majeure de la famille. Sans être un animal sacré, le boeuf signe de richesse et de prestige, est destiné, lui aussi, au culte traditionnel. On ne tue pas un boeuf sans motif sérieux généralement communautaire.»<sup>9</sup>

Quand l'enfant est en âge de rendre de petits services à la famille, on lui apprend à travailler. À l'âge d'un grand garçon ou d'une grande fille, les parents l'initient au sens de la vie économique domestique, centrée principalement autour de la

---

<sup>9</sup> Ibid., p. 165.

culture du riz et de l'élevage des bovins. Les parents ne poussent pas leurs enfants aux études à cause de leur pauvreté. Cela ne fait qu'empirer l'analphabétisme du milieu où les parents sont entièrement illettrés, les jeunes sachant à peine lire et écrire. De plus, ils ne sont dotés d'aucune information audiovisuelle; ils n'ont même pas un petit poste de radio. Par conséquent, la culture du monde évolué reste hors de la portée des paysans.

#### **4. Les actes religieux**

De génération en génération, la sagesse ancestrale transmet que "Ladim-boatavo ny fiainana maro sapanana nefa iray ihany ny fotony" (mot-à-mot: «La vie est semblable aux tiges de citrouille, celles-ci ont de nombreuses ramifications, mais en y regardant bien, elles se rattachent à une même racine»). La racine dont on parle ici, c'est Dieu, source ou Père de la vie. Dieu transmet la vie aux ancêtres qui sont déjà plus proches de Lui, dans le monde invisible:

«Ceux-ci, érigés en puissants intermédiaires auprès de Dieu, communiquent à leur tour en héritage la même vie à leurs descendants, en vaste courant grossi de génération en génération. Ainsi, hors de ce courant continu, on n'a pas de vie.»<sup>10</sup>

Les paysans se réfèrent toujours à Dieu quand ils parlent de leur vie. Le bonjour et le souhait quotidiens en font preuve. "Ho soavin-Janahary anie ianao!" («Que Dieu vous bénisse!»). "Ho tahian-Janahary anie ianao!" («Dieu vous garde en vie!»).

---

<sup>10</sup> Ibid., p. 130.



L'homme qui a une longue vie est une consolation, une joie pour sa famille. Quand il meurt, on dit que Dieu l'a appelé pour être dans sa demeure éternelle; il est devenu le voisin immédiat de Dieu, et, en même temps, il reste sur la terre pour protéger la famille. Pour les paysans, on ne peut rien penser de plus grand que Dieu; il transcende tout ce qu'on peut penser. Dieu est en tout et partout mais distinct de tout. Il est omniprésent et juge. C'est pourquoi, les paysans disent: "Aza nilohasaha mangina no jerena fa Andriananahary mahatahotra ao an-tampon'ny loha" («Ne dis pas que la vallée est silencieuse, ne fais rien en secret car Dieu est au-dessus de ta tête»).

Nous remarquons également que les paysans se résignent souvent devant Dieu lorsqu'ils ne peuvent obtenir justice face à un plus puissant qu'eux: "Izaho tsy afaka mamaly fa Zanahary no mamaly azy" (mot-à-mot: «Je suis trop petit pour agir contre lui, Dieu agira à ma place»). Dieu agit en ce sens qu'il revaut le mal fait par l'homme. Les mépris des ancêtres et leurs coutumes, les oppressions des faibles, les contestations et les disputes familiales sont des accumulations de fautes auxquelles Dieu répondra si la culpabilité n'est pas expiée par un sacrifice ou une prière. Inversement, Dieu protège ceux ou celles qui se conforment aux coutumes des ancêtres et il leur accorde une vie longue et heureuse.

Les paysans craignent Dieu. Autant est certaine leur croyance en l'existence d'un Dieu, maître de la vie, autant est grande la crainte qu'ils ont de Lui et de son agir. Arrêtons-nous ici pour

prêter attention aux actes religieux aussi bien traditionnels que chrétiens. Pour ce faire, nous présenterons la religion traditionnelle avec ses rites appropriés aux événements de la vie des paysans ainsi que le vécu de la communauté des baptisés au sein du village. Il y a là des observations fort importantes pour une pratique qui cherche à inculturer la foi chrétienne dans le terreau paysan des Malgaches.

#### **a) La religion traditionnelle**

Le “Saotra” est un sacrifice de remerciement à Dieu par l’intermédiaire des ancêtres qui revêt un caractère solennel, social et public. Alors, les hauts-lieux, de préférence les montagnes, servent de lieux de sacrifice. C’est là que toute la foule monte à la suite des devins sacrificateurs pour la grande cérémonie des sacrifices. C’est là qu’on offre à Dieu les différentes sortes d’offrandes: boeuf à abattre, riz à faire cuire, miel et rhum à boire. C’est là qu’on chante, qu’on danse, qu’on joue de la musique. C’est là enfin qu’on élève les prières vers Dieu par l’intermédiaire des ancêtres, qu’on mange du “vary be menaka” (du riz et de la viande de boeuf). Le président devin sacrificateur explique que le sacrifice, dans son sens doctrinal, est un mouvement de tout l’être humain vers Dieu Créateur, et, en même temps, un appel à l’intercession des ancêtres pour attirer les bienfaits ou conjurer le mal.

Pour ce qui est du christianisme, la colonisation européenne a institué son principal véhicule de transmission. Les missionnaires sont venus apporter la Bible jusqu’à la campagne, notamment dans

la région que nous étudions. Ils ont inculqué dans l'esprit des paysans d'autres images de Dieu que celles qu'ils avaient. Ils leur ont parlé d'un Dieu qui s'est fait homme, Jésus de Nazareth, d'origine juive, devenu le messie. En Jésus, Dieu s'approche de l'humanité. Ainsi, être chrétien, c'est célébrer dans la vie, les grands mystères de cet Homme-Dieu: incarnation, passion, mort et résurrection.

### **b) La communauté ecclésiale**

Certains paysans sont devenus fidèles au christianisme et le sont demeurés, malgré les difficultés de témoigner de leur foi chrétienne dans un monde "païen". Ils se rassemblent tous les dimanches, ils bâtissent leur "Fiangonana" («communauté ecclésiale»). Cette dernière est une réalité vivante qui, dans sa création comme dans sa continuité, est composée d'un catéchiste et d'un comité permanent sous l'égide d'un président dont les membres sont élus par la chrétienté du village.

À cause du manque de prêtres à la campagne, un seul doit s'occuper de toute une région souvent très étendue. Il est vu surtout dans le rôle d'animateur itinérant. Il visite et administre selon un programme de tournées pastorales qui le fait circuler dans des communautés éloignées les unes des autres par des centaines de kilomètres.

La célébration eucharistique est donc chose rare pour les paysans chrétiens, mais ils pratiquent un culte dominical qui est centré sur la célébration de la Parole de Dieu. En général, les

paysans chrétiens s'adressent à Dieu par des multiples médiateurs ou médiatrices: Jésus-Christ, l'Esprit Saint, la Vierge Marie, mère de Dieu, saint Joseph, chaste époux de Marie, les saints et les saintes, les anges et les archanges. Aussi, la doxologie "gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit" fait croire aux paysans à "Andriamanitra tokana nefa olona telo" («Dieu est un et trine»), en terme chrétien, c'est Dieu trinitaire.

Culturellement, les Malgaches traditionnels ne sont pas habitués à cette image de Dieu trinitaire, mais ils y croient. En tous cas, l'expression qui revient souvent dans les prières spontanées des paysans, manifeste leur attachement très profond à un Dieu de la vie.

Le personnage principal du travail d'évangélisation en brousse, c'est le catéchiste. Il habite le terroir de ses ancêtres, alors, personne, dans sa communauté, ne lui est étranger. Homme marié, de niveau d'études primaires, le catéchiste a été formé pendant deux ans au centre de formation des catéchistes du diocèse. Pour les fidèles, le catéchiste représente le ministre de Dieu quel que soit son âge, il est un "Ray aman-dreny" («celui qui est père-et-mère»). Il est celui en qui l'Église du diocèse met sa confiance pour la poursuite de l'oeuvre d'évangélisation. Quant aux fidèles, ils sont appelés à remplir une mission vitale et nécessaire à l'existence de leur communauté de taille. Mais le sens de la communauté trouve une racine particulièrement significative dans certains rites sociaux traditionnels.

### **5. Les actes sociaux**

En élargissant le sens de la famille, nous nous trouvons en "Fokonolona" («communauté villageoise fondée sur les liens de parenté et de solidarité»). Le "Fokonolona" s'inscrit dans des limites territoriales. C'est un cadre de référence pour les paysans: leur vie se situe, se mesure et s'harmonise au sein de ce cadre villageois. C'est un cadre géographique et physique, et surtout un cadre humain, regroupant les individus familiers vis-à-vis desquels on se situe. Le "Fokonolona" représente, non seulement un milieu naturel de vie, mais aussi une autorité hiérarchisée qui veille à l'harmonie existentielle de ses membres: conseil des parents, des anciens.

Le "Fokonolona" se veut enfin un cadre plein de symboles et de significations, à l'intérieur duquel les paysans vivent aisément. C'est un milieu de vie où tous les villageois forment une véritable communauté bâtie sur l'esprit de cohésion, de sens de l'entraide et de la solidarité. Ainsi, les paysans prévoient l'exécution en commun des travaux dont la prospérité de l'ensemble dépend: irrigations et digues des rizières, participation au deuil ou à la joie, assiduité aux réunions, etc.

Dans le "Fokonolona", l'arbitrage de toute question importante revient de droit au "Ray aman-dreny zokibe" («un conseil d'anciens»). Cela exprime, en fait, l'art de vivre ensemble et d'établir de bonnes relations interpersonnelles que les paysans appellent le "Fihavanana". Ce dernier est une valeur qui mérite

attention eu égard à son originalité typiquement malgache. Pour des intervenants qui, comme nous, s'intéressent à la démarche éducative d'un peuple, cette réalité s'avère une donnée qu'il est essentiel de bien connaître.

«Aucun mot étranger ne saurait cerner le sens plénier du "Fihavanana", mais, le vécu des Malgaches peut nous en donner une bonne approximation. Le "Fihavanana" est une réalité propre à l'humanisme malgache. L'être humain, son dire et son agir vibrent de la profondeur de cette réalité, source de relations multiples où dominant l'affection et l'amour. Le "Fihavanana" se vit comme une réalité d'engagement et non de neutralisme, encore moins d'abstention.»<sup>11</sup>

En un mot, le "Fihavanana", réalité humaine, culturelle et religieuse, est un immense réseau de relations permanentes, soucieuses et passionnées d'une vie harmonieuse. Bien des expériences en milieu rural illustrent la valeur du "Fihavanana", nous en évoquerons ici quelques-unes.

Pratiquement, les paysans s'offrent les uns aux autres pour différents travaux gratuits. Ils le font dans leurs relations habituelles de convivialité, notamment en matière de travaux des champs et d'échanges d'objets. Ils nomment ces échanges "Fifanomezana maimaim-poana" (mot-à-mot: «objet-cadeau, service gratuit»); autrement dit, c'est un don qui ne s'achète pas, un travail qu'on ne rémunère pas, c'est gratuit. Le "Fihavanana" est de l'ordre de la gratuité. On donne sans calculer.

Le "Fihavanana" relève également du champ de la réciprocité. Celle-ci s'avère obligatoire pour éviter toute ambiguïté dans les

---

<sup>11</sup> Ibid., p. 119.

relations interpersonnelles. Par exemple, si je travaille gratuitement pour Jean, celui-ci me rendra à son tour la pareille, car la réciprocité accroît le “Fihavanana”; par contre, la méfiance le détruit. L'échange, soit en travail, soit en objet, est une générosité nécessaire. Il implique les sujets eux-mêmes. Ce qui s'échange à travers des objets, des services, ce sont les personnes qui nouent ou renouent intensément leur alliance. Elles se reconnaissent ainsi comme membres à part entière du groupe. Elles y trouvent leur identité, leur propre place et celles des autres. Le “Fihavanana” est primordial pour soigner sa place dans la communauté, à tel point que les biens matériels parfois n'y trouvent pas leur compte. Ainsi, les Malgaches disent: “Aleo very tsikalakalan-karena toy izay very tsikalakalam-piahavanana” (mot-à-mot: «Mieux vaut perdre la bourse économique plutôt que de perdre le “Fihavanana”»). Le “Fihavanana” est considéré comme une valeur précieuse, inestimable à prix d'argent et qu'il faut sauvegarder à tout prix.

### ***6. Les actes politiques***

La révolution socialiste malgache s'est servi du “Fokonolona” (communauté villageoise), pour mettre sur pied sa structure de “Fokontany” (regroupement des villages découpés territorialement par l'État). C'est l'État qui circonscrit les limites spatiales du pouvoir d'un “Fokontany” et des agents qui détiennent ce pouvoir. Mais tout cela a été réalisé d'une façon dominatrice et arbitraire. Autrement dit, le pouvoir politique de l'État révolutionnaire a fait l'unification forcée des villages pour constituer le “Fokontany”, sans tenir compte des particularités de chacun. Un “mpiadidy”

(«président du canton») est à la tête du “Fokontany” et sert d’intermédiaire entre ce “Fokontany” et l’autorité hiérarchique du pouvoir révolutionnaire. Le “mpiadidy” est assisté d’un subalterne et d’un comité représentant les villages associés. Par exemple, le village de notre champ d’expérience Mahazoarivo est associé à six autres villages voisins. Pourtant, chacun se reconnaît traditionnellement comme “Fokonolona” d’une façon autonome. On parle du centralisme démocratique, mais il a été instauré de force par le pouvoir révolutionnaire.

En effet, il règne une mainmise de l’État sur toutes les sphères du pays. Le centralisme démocratique concourt d’ailleurs à cette démarche. Il s’agit de récupérer les informations par voie ascendante, sur les besoins et les aspirations du peuple pour que puissent être parachutées du sommet de l’État, des orientations, des directions, des décisions concernant l’idéologie et l’organisation révolutionnaires.

En posant l’idéologie comme outil et source première du pouvoir, l’État envoie des agents de la révolution à la campagne pour former les paysans à la doctrine révolutionnaire. Simples et analphabètes, les paysans écoutent avec grande attention les discours démagogiques de ces agents qui se présentent comme une autorité. Une des stratégies majeures de l’autorité révolutionnaire est la sensibilisation des paysans à des situations incompréhensibles pour eux. Voici quelques éléments-clés du discours révolutionnaire tirés du livre de la charte de la révolution:



«Tant que subsistent les inégalités flagrantes entre les régions, entre les villes et les campagnes, entre les classes sociales, entre les individus, il ne peut pas y avoir d'unité nationale véritable, condition absolue de notre libération et de notre indépendance nationale. Tous les soubresauts qu'on a vécus jusqu'ici étaient en fait les expressions d'une seule et même lutte, la lutte de classe, entre exploités et exploités, entre dominateurs et dominés, entre nantis et déshérités. Le colonialisme, en effet, a formé des auxiliaires malgaches et une nouvelle féodalité administrative pour l'aider dans son oeuvre d'exploitation systématique.»<sup>12</sup>

Sans en comprendre les conséquences, les paysans sont incités par l'autorité révolutionnaire à mener un combat contre ceux qui les exploitent. Ce qui les oblige à vivre dans une atmosphère politique de lutte de classes. Cet état d'esprit développe la méfiance entre les paysans d'une région à l'autre et déséquilibre davantage encore leur vie quotidienne. Un jeune nous dit: la politique, ça ne nous dit rien, elle est pour les beaux parleurs qui nous exploitent, qui troublent "ny madinika" (mot-à-mot: les petits dépourvus de tout). Nous, les campagnards, devons faire "ny politika ny kibo" (mot-à-mot: «la politique du ventre»). Autrement dit, ils doivent travailler la terre tous les jours pour gagner leur assiettée de riz.

La révolution a donné naissance à des nouveaux moyens d'exploitation de la masse paysanne. Ceux qui ont bien professé la révolution y ont trouvé leurs intérêts personnels en endoctrinant les paysans par toutes sortes d'idéologies et d'exploitations inimaginables. Ils jouissent de tous les pouvoirs, s'arrogeant le

---

<sup>12</sup> Gouvernement malgache, *Charte de la révolution socialiste malgache*, Antananarivo, Ouvrages Éducatifs, 1975, p. 73.

monopole dans le domaine politique, et s'identifiant à l'État. De l'autre côté, les paysans s'appauvrissent de plus en plus, dépourvus de toute possibilité d'expression, se résignant dans leur cercle de misère infernale.

Voilà les paliers qui, d'une manière ou d'une autre, façonnent l'ensemble des structures symboliques, culturelles et religieuses de la paysannerie. Il y a des signes porteurs d'espérance et d'autres, au contraire, qui inspirent l'inquiétude et l'appréhension. Poursuivant notre réflexion d'éducateurs désirant offrir une formation qui libère la paysannerie, nous verrons les enjeux du développement en monde rural, mais auparavant concluons nos deux chapitres d'observation.

L'observation du macro- et micro-milieu nous a permis de découvrir des faits angoissants. Ils se retrouvent partout, subtilement infiltrés dans les structures de la vie économique, politique, culturelle, voire même religieuse de la société malgache. Mais, il ne faut pas oublier non plus que chaque étape de l'évolution d'une nation pose de nouveaux problèmes. Or les domaines économique, politique, social et autres ont leurs lois propres qu'il faut connaître et respecter. L'ignorance en ces domaines peut conduire à des échecs du projet éducatif de développement. Néanmoins, nous devons reconnaître que la racine des obstacles au développement est aussi au niveau du cœur, de la mentalité. Ce sont ceux auxquels les pauvres risquent d'être les plus sensibles. Il est facile de les exploiter lamentablement.

Résumons simplement ce que nous avons recueilli dans cette observation. Notre champ d'expérience est marqué par les données suivantes: le fait d'être enfant de paysans pauvres et analphabètes, le fait de n'avoir pas la possibilité de continuer à s'instruire ou de fréquenter l'école, le fait d'avoir à creuser une terre sèche et aride pour trouver quelque chose à manger, le fait de sacrifier certaines traditions ancestrales, le fait de vivre une religion souventes fois étrangère à la culture malgache et le fait d'être victime d'un régime politique qui, au lieu d'être au service du peuple, l'exploite honteusement.

Par ailleurs, notre champ d'expérience porte aussi des valeurs extrêmement intéressantes: le "Aina", le "Fihavanana" et le "Fokonolona".

Le "Aina" est précieux. Pour les paysans, le bonheur d'exister et d'être une personne libre valent mieux que la souffrance et la mort. Pour eux, le sens de la vie est la base de toutes relations tant entre les vivants qu'entre le Créateur, les ancêtres et leurs descendants. Par la vie, les paysans se sentent héritiers du passé et source d'une postérité. C'est un devoir d'améliorer l'héritage de leurs pères afin de préparer l'héritage de leurs successeurs. Aussi, il leur est pénible de ne pas disposer d'assez de pouvoir pour répondre à leur situation, de ne pas avoir l'assurance du lendemain pour entreprendre librement la vie.

Le "Fihavanana" est une démarche dynamique envers autrui, sans aucune recherche d'intérêt personnel, sinon de nouer alliance

au nom de l'appartenance commune au même village. Le "Fihavanana" engage la personne dans un itinéraire qui lui permet au sein de son village d'être reconnue comme importante. Le "Fihavanana" valorise le partage, l'accueil inconditionnel de ses proches et veille à créer partout un dialogue qui demande le souci de la vérité et l'écoute de l'autre. Enfin, le "Fihavanana" est le fondement de toutes relations interpersonnelles aussi bien en famille qu'au village.

Le "Fokonolona" est l'élargissement du sens de la famille. Il est fondée par les liens de parenté. Le "Fokonolona" est aussi la communauté villageoise soutenue par les forces ancestrales et par la solidarité, au sein de laquelle les habitants s'entraident mutuellement pour les différents travaux. Ordinairement, il ne se passe pas dans une famille, au village, un événement heureux ou malheureux sans que tout le voisinage n'en soit averti et n'y participe pleinement, individuellement ou en groupe. Enfin, le "Fokonolona" comme dynamique sociale peut bien entraîner la prospérité économique. Son enthousiasme communicatif demeure un dynamisme pour promouvoir le monde rural.

## CHAPITRE III

### **ENJEUX DU DÉVELOPPEMENT EN MONDE RURAL**

L'observation, aussi bien du macro-milieu que du micro-milieu de notre pratique, nous a fait prendre davantage conscience des situations concrètes vécues par les paysans dont nous avons pu partager la vie. Il était important de posséder une connaissance réelle du paysan malgache afin de pouvoir dépister autant que possible ce qui l'empêche d'être debout et de prendre en main son développement. Devant les faits observés, nous ne pouvons taire nos questionnements sur le type de développement dans lequel l'État révolutionnaire a engagé le peuple malgache depuis décembre 1975. Ce projet a légitimé toutes les orientations et toutes les décisions politiques, économiques, sociales et culturelles du pays. Inutile de penser une stratégie éducative globale sans tenir compte de cette réalité. Il est donc nécessaire que nous prenions le "Boky Mena", c'est-à-dire le livre de la charte de la révolution socialiste malgache comme référent essentiel à notre réflexion.

Nous allons étudier le projet de cette révolution: sa genèse, ses objectifs, son programme d'action, notamment en monde rural. Puis, nous le confronterons aux réalités de la masse paysanne décrites dans les chapitres de l'observation afin de soulever les problèmes majeurs rencontrés dans notre pratique éducative.

## 1. *Le projet de la révolution socialiste malgache*

### a) Sa genèse

Voici ce qui est écrit dans la charte de la révolution:

«La révolution nationale malgache n'est pas le fruit d'une parthénogenèse; elle prend ses racines dans l'âme malgache, elle est conditionnée par son environnement historique (domination coloniale). Jusqu'à nos jours un fait est évident: c'est que le peuple malgache n'a jamais accepté le fait colonial. Une tradition séculaire de lutte anti-coloniale et anti-impérialiste a formé des générations de nationalistes et patriotes qui ont fait le sacrifice de leur vie pour sauvegarder la liberté et la souveraineté nationales. Nous, génération d'aujourd'hui, nous ne faillirons pas à cette tradition; ne serait-ce qu'en souvenir du sang versé par nos martyrs.»<sup>12</sup>

«L'indépendance formelle de 1960 et ses accords dits de coopération ont vu partir l'administrateur des colonies. Mais il fut tout naturellement remplacé par la bourgeoisie bureaucratique dans tous les postes-clés. Le colonialisme, en effet, a formé des auxiliaires malgaches et une nouvelle féodalité administrative pour l'aider dans son oeuvre d'exploitation systématique.»<sup>13</sup>

Dans ces extraits, nous remarquons que l'accent sur le colonialisme est très appuyé: domination coloniale, fait colonial, lutte anti-coloniale et anti-impérialiste, colonies, colonialisme. Cela explique que la révolution a ses racines dans le refus catégorique du colonialisme sous toutes ses formes. La révolution se veut donc l'expression de l'âme malgache, la sauvegarde de la liberté et de la souveraineté nationales. Elle a une double raison d'exister: le fait colonial à évacuer et la souveraineté à défendre.

---

<sup>12</sup> Gouvernement malgache, *Charte de la révolution socialiste malgache*, Antananarivo, Ouvrages Éducatifs, 1975, p. 11.

<sup>13</sup> Ibid., p. 14.

## b) Ses objectifs

«Réaliser l'indépendance véritable; atteindre ses objectifs qui sont: le développement économique, politique, social et culturel, autonome, équilibré, harmonieux; le développement d'une société plus juste d'où sera bannie l'exploitation de l'homme par l'homme, seront éradiquées toutes les formes d'injustice, d'oppression et de domination, bref le développement intégral de tout homme et de tout l'homme.»<sup>14</sup>

Pour réaliser ces objectifs, la révolution engage le peuple malgache à effectuer des transformations extraordinaires. Dans le livre de la charte, nous trouvons beaucoup d'expressions qui renvoient sans cesse à cette volonté de transformation et qui s'appliquent le plus souvent aux structures; en voici quelques-unes:

«Dynamiter les vieilles structures (page 9); transformation radicale de la société coloniale (page 17); suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme (page 19); éliminer l'extraversion économique des campagnes par rapport aux villes (page 31); restructurer les banques pour doter le secteur socialiste de ses organismes d'approvisionnement et de commercialisation (page 49); transformation profonde dans les différents secteurs économiques (page 70); sera éradiqué tout ce qui, directement ou indirectement, inculque à nos jeunes les principes du capitalisme et de l'impérialisme (page 81),...»

On veut un changement majeur des anciennes structures. Ce passage de l'ancien au nouveau définit clairement la direction que doit prendre la révolution:

«Il ne peut pas y avoir de révolution sans organisation (page 28); il faut assez rapidement former les membres du Fokonolona (page 31); remédier rapidement à cette situation (page 49); développer rapidement notre industrie (page 51),...»

---

<sup>14</sup> Ibid., p. 9.

Nous remarquons une fois encore combien ces citations indiquent une intense préoccupation des structures: entreprises, organisations, collectivités, etc. Ce sont des modifications structurelles qui s'avèrent radicales, primordiales et sans délai pour "le développement économique, politique, social, culturel, autonome, équilibré, harmonieux". Cette révolution n'est pas du tout une affaire tranquille. C'est une entreprise colossale qui doit être réalisée rapidement. L'immédiateté d'une politique anti-colonialiste est le principe de base de toute révolution.

### **c) Son programme d'action**

Le programme d'action s'articule sur les quatre axes suivants:

#### 1- Organisation des coopératives

«Organiser les paysans producteurs en coopératives de production et de commercialisation.» (page 28)

«L'organisation des coopératives devrait permettre le développement des collectivités organisées.» (page 32)

#### 2- Conscientisation et mobilisation

«Afin d'éviter l'infiltration réactionnaire qui menace toujours tout mouvement révolutionnaire de masse, il convient de doter le Fokonolona d'une structure d'appui idéologique qui lui a fait jusqu'à présent défaut.» (page 32)

#### 3- Enseignement et éducation

«Donner à tous les Malgaches sans exception la possibilité de recevoir un enseignement de base. Dans le primaire, notamment, seront plus particulièrement favorisées les campagnes.» (page 32)



#### 4- Développement de l'agriculture et de l'industrie légère

«Il nous faut miser à fond sur l'agriculture et l'élevage. Il nous faut parallèlement bâtir une industrie autour de ces deux activités.» (page 52)

Il est écrit dans le livre de la révolution que l'État révolutionnaire a une préoccupation majeure pour le développement de la population rurale. Il préconise le développement rapide et intensif de l'agriculture; ce qui entraînera le développement d'une industrie légère qui améliorera les conditions de vie de la masse populaire:

«Nos paysans verront leur niveau de vie augmenter et deviendront des consommateurs de nos productions industrielles.» (page 53)

En somme, le programme d'action de la révolution paraît à la portée des paysans qui veulent sortir de l'indigence économique et de leur état d'analphabètes. Il prévoit, entre autres avantages, l'augmentation des produits alimentaires et l'élévation du taux de scolarisation. Sa fiabilité semble donc hors de toute discussion et sa réalisation prometteuse. Aujourd'hui, où en sont les paysans par rapport à ce projet de développement?

#### ***2. Confrontation du projet aux réalités des paysans***

La révolution veut à tout prix changer le monde rapidement. Ses slogans s'affichent de la façon suivante: - Lutter contre la faim. - Assurer aux paysans un développement économique en prenant l'agriculture comme base et l'industrie comme moteur. -Supprimer l'injustice et l'inégalité sociales en organisant les paysans en coopératives. - Lutter contre l'ignorance en leur fournissant un

appui idéologique, - Édifier une société nouvelle en choisissant la voie socialiste de développement. - Comblent les aspirations du peuple malgache à une indépendance économique authentique, au progrès généralisé et au bonheur de tous.

«La révolution veut enfin amener le peuple rapidement vers ce progrès général, cet espoir de vie meilleure et décente, ce bonheur auquel le peuple a droit.»<sup>15</sup>

En théorie, ce rêve est magnifique. Cependant, la réalité contredit cette magnifique utopie. Les deux chapitres de l'observation montrent combien les paysans vivent aujourd'hui dans une situation de pauvreté intolérable: une vie économique dégradante, une vie sociale marquée par l'inégalité entre la classe des dirigeants politiques devenus des nantis et celle des paysans qui croupissent dans des conditions de plus en plus difficiles, même déshumanisantes; une situation misérable qui atteint le paysan dans son espérance de vie, sa capacité de travail et son psychisme. Le paysan ne souffre pas simplement du manque de riz quotidien mais aussi de la perte de dignité et du sens de sa vie. Toujours s'accroît sa descente vers le gouffre de l'inhumanité.

Une telle situation questionne la mise en oeuvre révolutionnaire. Pourquoi la révolution a-t-elle été incapable de relever son propre défi? Ici, nous devons reconnaître sincèrement les efforts qui ont été accomplis dans les premières années de la révolution. Dans beaucoup de régions, des investissements en personnel et en biens ont été faits. Il faut signaler l'amélioration et

---

<sup>15</sup> Ibid., p. 46.

la construction des routes qui facilitent la mise en marché des produits et permettent, à beaucoup de gens, de mieux prendre conscience de leur appartenance à une même grande famille qu'est le peuple malgache. Dans le domaine de la santé, on a multiplié des centres médicaux favorisant l'éducation sanitaire et nutritionnelle de la population. Au point de vue culturel, de nombreuses écoles ont été construites. Dans plusieurs endroits, des projets de développement ont été réalisés par diverses communautés qui tenaient à prendre elles-mêmes en charge leur promotion collective.

**Toutefois, en milieu rural, la situation va de mal en pis.**

Comment comprendre qu'il en soit ainsi? Nous allons chercher lucidement les causes du mal qui font obstacle au développement de la paysannerie malgache. Nous tenterons de les découvrir dans les structures révolutionnaires autant que dans le cœur de l'être humain. D'abord, voyons la récupération manipulatrice d'éléments culturels importants.

**a) Le "Fokontany" et le "Fokonolona"**

La révolution veut à tout prix que le processus de coopérative trouve son dynamisme au sein du "Fokontany" (regroupement des villages); ce qui est très différent du "Fokonolona" (communauté villageoise). Considérer le système coopératif comme structure du développement agricole n'est pas évident pour les paysans. Le sens du "Fokonolona" n'est pas en effet une coopérative ou une association d'agriculteurs qui mettent en commun leurs moyens de

productions: terre, matériels,... pour l'intérêt de l'association. Le "Fokonolona" est simplement une communauté villageoise au sein de laquelle les habitants du même village s'entraident mutuellement par des travaux. Pour eux, l'exécution en commun des travaux équivaut à l'entraide mutuelle, non pas à la mise en commun des biens. Concrètement, l'unification forcée des villages (le "Fokontany") ne fait que paralyser le développement. Chaque village a déjà son organisation propre depuis longtemps. Il existe donc d'énormes résistances d'uniformisation et cela, à cause des particularités ancestrales que nous avons étudiées au chapitre précédent.

Mais, pour l'État révolutionnaire, ce qui est premier c'est la structure de productions: coopérative et organisation du "Fokontany". Il faut que le paysan produise, qu'il travaille, qu'il fournisse, telle une machine, pour le bien de la société. La comparaison entre l'abeille et la fourmi est ici la bienvenue. Elles sont programmées pour produire dans l'intérêt du groupe. Le paysan est forcé d'entrer dans une organisation sociale semblable à celle que se donnent une ruche d'abeilles ou une fourmilière: la programmation. Malheureusement, le mécanisme, pour le paysan, ne va pas de soi à cause de sa liberté; il pense, il croit, il est doté de valeurs ancestrales, etc. Or l'État révolutionnaire met au-dessus de tout, la rentabilité de la production. Le paysan doit produire pour l'intérêt de la collectivité, du "Fokontany". Il y a là un problème majeur: une tension entre la vision du monde nouveau projeté et la réalité misérable du quotidien.

D'où vient la confusion? C'est que l'esprit du "Fokonolona" (communauté villageoise) a été remplacé et réduit à sa plus simple expression territoriale: le "Fokontany" (regroupement des villages). Chaque village-membre doit se soumettre aux obligations révolutionnaires. Cette nouvelle structure villageoise déséquilibre l'harmonie sociale. Il y a conflit d'intérêts collectifs et de relations interpersonnelles entre les villages-membres. Par exemple, vu l'éloignement des villages les uns des autres, les paysans sont obligés de faire une cinquantaine de kilomètres à pied pour assister aux réunions ou pour accomplir les corvées révolutionnaires, etc. L'absence à une obligation révolutionnaire est durement sanctionnée.

Nous l'avons déjà expliqué, le "Fokonolona" porte davantage sur la dynamique sociale que sur la dynamique économique. Le "Fokonolona" est une structure de secours mutuel, axé sur l'aide sociale: la maladie, la mort, les événements familiaux, etc. La cohésion des habitants relève d'un besoin inconditionnel, d'échange convivial. La relation interpersonnelle en est l'élément moteur. Ce qui ne veut aucunement dire que l'interaction de l'économique et du social soit totalement absente. L'exemple du colonel Richard RATSIMANDRAVA, ministre de l'Intérieur, avant le régime révolutionnaire, s'avère ici significative. Voici ce qu'en dit une auteure malgache:

«Le colonel Richard s'était largement appuyé sur le Fokonolona pour mobiliser les paysans et les engager dans la bataille contre le sous-développement. Ses idées avaient rencontré un très large écho dans les campagnes et un peu partout. On avait vu surgir des projets et des réalisations destinées à améliorer, sur le

plan local, les conditions de vie ou de productions: routes, pistes, petits barrages, etc. Il n'avait pas élaboré une théorie du Fokonolona. Il n'imposait rien, se contentant de soutenir et d'encourager les paysans.»<sup>16</sup>

### **b) L'endoctrinement idéologique**

On veut former les paysans à une idéologie basée sur la lutte des classes. Ainsi, dès le départ, l'attention du paysan doit être orientée vers les différentes situations inacceptables dont il est victime: les inégalités flagrantes entre les régions, entre les villes et les campagnes, entre les classes sociales. La révolution lance le défi d'effacer ces déséquilibres dans le développement global du pays. On ne peut donc qu'être d'accord.

Mais l'idéologie révolutionnaire veut changer rapidement la mentalité des paysans pour qu'ils deviennent des vrais adhérents à la lutte. Du coup, tous les moyens sont bons pour former le monde paysan: réunions, fêtes, travaux, marches, chansons, jeux scéniques, slogans à l'emporte-pièce, manoeuvres de tout genre. La révolution estime que c'est la masse paysanne qui a le pouvoir. L'idéologie sert d'outil pour compenser l'ignorance et le manque de compétence. Une telle idéologie, croit-on, augmente le pouvoir du peuple et met en place une démocratie socialiste.

«La révolution socialiste est le seul choix possible pour nous de parvenir à un développement rapide, économique, social, culturel, autonome, humain et harmonisé.»<sup>17</sup>

---

<sup>16</sup> Ramanandraibe L., *Le livre vert de l'espérance malgache*, Paris, l'Harmattan, 1987, p. 43.

<sup>17</sup> Gouvernement malgache, *Charte de la révolution socialiste malgache*, Antananarivo, Ouvrages Éducatifs, 1975, p. 16.

Des questions se posent: au-delà de toute adhésion, qu'elle soit socialiste ou capitaliste, peut-on agir sans un minimum de connaissance et d'entraînement pour développer le monde? L'idéologie n'est-elle pas un opium pour ruiner l'âme de celui ou de celle qui est intellectuellement pauvre? Ce dernier a-t-il la capacité d'analyser les causes et les conséquences d'une telle idéologie?

L'État veut que la masse paysanne mette en commun ses intérêts dans le souci de soutenir l'unité nationale. Celle-ci est composée d'une petite bourgeoisie minoritaire, fruit du colonialisme, qui ne cesse d'utiliser des moyens d'exploitation et de domination pour garder ses intérêts. La révolution consiste donc à briser rapidement cette bourgeoisie pour que les intérêts nationaux reviennent à la masse laborieuse. Mais, force nous est de constater que la révolution n'a pas répondu aux besoins des paysans; au contraire, certains agents de la révolution, au cours des années, ont rejoint la classe de la bourgeoisie et sont devenus des nantis exploités et dominateurs des paysans.

«Circonstance aggravante, les hommes au pouvoir constituent une sorte de mafia dont le seul objectif est l'intérêt personnel.»<sup>18</sup>

La masse paysanne, écrasée par l'idéologie, s'enfonce dans les conditions de paupérisation extrême. L'augmentation de niveau de vie, la promotion du progrès social et culturel ne sont que de pures et simples idées sans correspondants réels. Par exemple, au niveau économique, la riziculture et l'élevage sont des activités très

---

<sup>18</sup> Ramanandraibe L., *Le livre vert de l'espérance malgache*, Paris, l'Harmattan, 1987, p. 133.

rudimentaires pour les paysans. L'intensification de l'industrie et de l'agriculture que prône la révolution laisse beaucoup à désirer. On aurait pu les réaliser de la façon suivante: les industries légères utilisent les produits agricoles, elles fournissent des engrais, des machines, de l'électricité pour les paysans. Ceux-ci deviendraient alors des agents et artisans efficaces dans le circuit économique.

Au contraire, ils sont amenés à lancer leurs produits dans le circuit commercial au moment de la récolte, à des prix dérisoires. Cela ôte à la famille paysanne la possibilité d'assurer ses besoins essentiels durant l'année. De plus, les paysans n'ont pas de sécurité sociale. En réalité, l'idéologie fait partie d'un véritable mouvement centrifuge qui entraîne les paysans vers une pauvreté de plus en plus grande.

### **c) L'usurpation du pouvoir du peuple**

«Il n'existe qu'un seul pouvoir, celui du peuple.»<sup>19</sup>

La révolution affirme que la masse paysanne a le pouvoir, mais en fait, on la dépouille de tout pouvoir. Si celle-ci avait le pouvoir, la dynamique sociale lui permettrait de consolider ce sur quoi les paysans avaient déjà le contrôle, c'est-à-dire le "Fihavanana" de la culture malgache. Dans le "Fihavanana" authentique, chacun cherche à utiliser son pouvoir pour augmenter le pouvoir de ceux ou de celles qui en dépendent. Il s'agit en quelque sorte de rendre l'autre indépendant de soi, autonome par rapport à soi, ayant

---

<sup>19</sup> Gouvernement malgache, *Charte de la révolution socialiste malgache*, Antananarivo, Ouvrages Éducatifs, 1975, p. 33.



même plus de pouvoir que soi. On n'est pas loin ici de la pratique d'un certain Jésus de Nazareth, comme nous le verrons dans le chapitre sur l'interprétation théologique.

Sociologiquement parlant, ce modèle de pouvoir semble relever de l'utopie, mais il est humainement concevable et réalisable dans la culture relationnelle et l'entraide mutuelle des Malgaches. Ce qui suppose une relation sujet-sujet, par laquelle on peut construire un pouvoir beaucoup plus humanitaire. C'est ça le pouvoir de l'ensemble, du peuple, de tous ceux et de toutes celles qui s'entraident en mettant leur propre pouvoir à la disposition les uns des autres. C'est la solidarité qui rend l'humain capable de se développer.

Toutefois, dans la réalité, on a pu voir que ce sont les dirigeants politiques qui ont le pouvoir. Ils falsifient la valeur de l'interdépendance mutuelle que le "Fihavanana" favorise pour augmenter leur pouvoir et consolider leurs intérêts propres. C'est le pouvoir-domination qui s'impose et opprime pour se maintenir en exploitant au maximum la dépendance. Ce pouvoir a le visage paternaliste condescendant d'une autorité qui délègue, obtient l'adhésion et la collaboration du peuple, mais il peut aussi assujettir les sans-voix et continuer à exploiter les faibles. Cette domination est caractérisée par la relation sujet-objet, le sujet dominant accumule le pouvoir en vue de réduire celui qui est dominé et le maintenir ainsi au rang d'objet. C'est l'aliénation du faible par le puissant.

Voici ce qui est écrit dans un article du journal *Lakroan'i Madagasikara*, du 12 février 1995 à propos du pouvoir:

«Si la politique était l'art de détourner un pouvoir issu du peuple au profit de ses intérêts personnels; si la politique était l'art de s'enrichir par le commerce du verbe et par les artifices du langage, au détriment de la masse populaire, nos hommes politiques n'auraient pas agi autrement. Ils prônent le changement, réclament le redressement national mais en même temps, s'affairant autour du mot d'ordre: profiter au mieux du temps présent.»<sup>20</sup>

#### **d) Un projet éducatif manqué**

La construction des écoles primaires dans les campagnes a été un des projets de la révolution. Selon cette réforme, chaque "Fokontany" (regroupement des villages) a droit à une école pour l'enseignement gratuit des enfants. Les paysans bâtissent leur école en collaboration étroite avec l'État. Ce dernier s'occupera des enseignants qui viennent de la ville. Le recrutement des enseignants se fait au niveau des jeunes qui doivent accomplir leur service national.

«Les jeunes étudiants malgaches qui terminent leur cycle d'études normales devront avant de travailler ou se spécialiser ou aller à l'extérieur satisfaire aux obligations du service national révolutionnaire sans distinction de sexe. Ils donnent 18 mois à 2 ans de leur vie presque gratuitement au service du peuple.»<sup>21</sup>

Certes, cette politique de scolarisation et d'alphabétisation paraît excellente pour donner à tous la chance d'aller à l'école. De réels efforts ont été accomplis dans ce domaine et poursuivis

---

<sup>20</sup> Besofina R., «Le pouvoir et le commerce du verbe», *Lakroan'i Madagasikara*, 12 février 1995, p. 9.

<sup>21</sup> Gouvernement malgache, *Charte de la révolution socialiste malgache*, Antananarivo, Ouvrages éducatifs, 1975, p. 104.

durant les premières années de la révolution. Mais plusieurs problèmes ont été vécus, autant par les jeunes enseignants que par les paysans.

Au point de vue pédagogique, un jeune urbain de 18 ans qui vient de finir ses études de baccalauréat en mathématique, par exemple, a du mal à maîtriser l'enseignement primaire en monde rural, faute de formation adéquate. De plus, son intégration au milieu des paysans lui demande beaucoup d'efforts et de sacrifices. Il lui arrive de ne pas prendre à coeur son métier puisqu'il est là seulement pour assumer son service national. Quand les 18 mois de service seront passés, il sera libéré de cette obligation, un autre viendra le remplacer. Ce système d'enseignement confine les enfants paysans au rôle d'objets d'expérience ou d'apprentissage pour les jeunes qui sont obligés de faire leur service national dans les campagnes. En outre, il est difficile de recruter des enseignants capables de comprendre la vie et la culture du paysan.

En conséquence, aujourd'hui, plusieurs écoles primaires en monde rural ne fonctionnent plus. D'autres causes s'ajoutent à la difficulté de trouver des enseignants compétents, ou bien les enfants abandonnent l'école parce que leurs parents n'arrivent pas à payer les cotisations, les fournitures scolaires, etc. De plus, les conditions d'études de plusieurs enfants sont très difficiles. Il y en a qui doivent faire plus de vingt kilomètres à pied, par jour, pour trouver une école. C'est pourquoi, certains parents préfèrent que leurs enfants restent à la maison pour les aider aux différents travaux.

Toutefois, il nous semble que les difficultés et la complexité des problèmes de la scolarisation en monde rural ne doivent ni masquer ni étouffer le légitime droit des paysans à acquérir une instruction valable et utile. Cette dernière valorise la dignité du paysan et va dans le sens de son développement. Nous y reviendrons dans le chapitre sur l'intervention. Pour le moment, voyons, en dernière analyse, la part des croyances religieuses ancestrales, dans la compréhension du mal-développement de la paysannerie.

#### **e) L'emprise des croyances traditionnelles**

La révolution a bâti son projet de développement dans le respect des caractéristiques religieuses de la société malgache. Cela constitue, en fait, une démarche d'appui des forces ancestrales qui tissent la vie quotidienne du peuple. Les religions sont proclamées par la révolution comme moyens de développement moral. Elles ont pour fonction d'épanouir l'humain spirituellement.

«Les religions, nous les acceptons si elles ne sont pas contraires aux objectifs de la révolution, mais contribuent en revanche au développement moral de la société.»<sup>22</sup>

Cependant, une question se pose. Sans rien enlever des valeurs extrêmement positives que nous avons déjà ressorties de l'observation, il reste qu'en se référant sans aucune distance critique aux croyances traditionnelles, nous nous demandons si les paysans ne se retrouvent pas maintenus dans une sorte d'aliénation

---

<sup>22</sup> Ibid., p. 38.

religieuse. Certaines croyances ont des manifestations inquiétantes telles que le respect des tabous, la superstition, la résignation passive. Celles-ci ne permettent pas au paysan d'être libre, d'être en marche vers son avenir. Il se trouve enfermé dans un monde de symboles religieux qu'il chérit au point d'en faire des modèles pour sa vie. Ainsi, les croyances traditionnelles tendent à sacraliser la nature, alors que celle-ci est destinée à être transformée consciemment au bénéfice de l'humanité.

«Ce n'est pas en se soumettant aux lois et aux déterminismes de la nature ou de son histoire que l'humanité se construit. C'est au contraire en y résistant activement et s'organisant pour les maîtriser et les transcender.»<sup>23</sup>

Les paysans s'attachent beaucoup à la vie qu'ils appellent "Aina". Avoir le "Aina", pour les paysans, c'est bien autre chose que de ne pas souffrir; c'est le bonheur d'exister, la possibilité de s'épanouir et de se réaliser. Ils veulent jouir de la vie aussi longtemps que possible. C'est pourquoi, ils cherchent la protection ou le secours: aller trouver un tel devin, respecter les tabous, faire tel sacrifice, dire telle formule de prière. Même la vénération des morts n'en est pas étrangère. On veut obtenir la faveur des morts avec la bénédiction qui, pense-t-on, l'accompagne: espérance d'une longue vie, puissance et toutes sortes de bonheur. Pratiquée par des générations successives, la vénération des morts a pris la forme d'un véritable culte avec des exigences très précises.

---

<sup>23</sup> Cosmao V., *Changer le monde*, Paris, Cerf, 1985, p. 71.

En omettant de donner aux défunts ce qui leur est dû, les paysans se rendent coupables envers les ancêtres et ils ont la conviction qu'une telle faute ne resterait pas impunie. Depuis leur enfance, ils sont habités par la crainte de transgresser les tabous ancestraux. Leur vie consiste en quelque sorte à observer scrupuleusement ces tabous. Ils vivent dans un monde où l'optique de la punition demeure un moyen de justification. Il n'est pas toujours facile de se situer dans un tel contexte parce que le tabou occupe une place morale importante dans le comportement. Si on viole un tabou, il faut chercher un moyen d'échapper aux conséquences de son acte ou voir le devin pour conjurer le mal commis.

La place donnée au tabou est tellement dominante qu'elle devient inhibante et contraire à tout dynamisme vital. La conscience apparaît fortement liée aux manifestations du sentiment de culpabilité avec tout ce qu'elles ont d'ambiguïté et d'irrationalité. Ne s'agirait-il pas là d'une expression typique de naïveté spirituelle? Par ailleurs, un grand nombre de croyances et de pratiques religieuses confirment une foi profonde en Dieu.

### ***3. Le paysan, un être misérablement opprimé***

Ce que nous venons d'analyser dans les pages précédentes, démontre d'une façon explicite la situation complexe et dramatique dans laquelle vivent les paysans. Une réelle menace se confirme dans le monde rural et devient de plus en plus grave. Les paysans se trouvent aujourd'hui dans des conditions d'extrême pauvreté. Leur

réalité ne favorise d'aucune manière ni la longévité, ni l'épanouissement de la vie "Aina". Cette dernière est en état de sous-humanité causée par la faim et l'ignorance certes, mais surtout par les méthodes répressives des oppresseurs. Ce sont de graves offenses qui attaquent la dignité humaine et atteignent dans ses racines le développement du paysan.

#### **a) L'échec d'une révolution**

La révolution n'a pas conduit la paysannerie au mieux-être. Le problème économique continue à se poser de façon dramatique. L'écart entre les dirigeants nantis et la masse paysanne appauvrie s'aggrandit. La révolution, qui s'est arrogée l'honneur d'avoir créé un monde nouveau, une vie meilleure, a plutôt fait de ces derniers des malheureux.

On a mené la révolution dans un sens opposé à celui qui a suscité son espoir. Le problème véritable n'est pas dans la théorie du projet révolutionnaire de développement, mais dans son application. On le constate surtout dans l'inter relation entre les dirigeants et les paysans qui est caractérisée par une position, non d'égalité, mais de subordination, voire d'exploitation. Par conséquent, on n'a pas supprimé la pauvreté, au contraire, on est en train d'aggraver les conditions vitales des pauvres. Leur situation est rendue dramatique par les impératifs de survie accentués par l'oppression politique et par une certaine aliénation religieuse.

### **b) Le paysan, un être facile à exploiter**

Le pouvoir autoritaire ne situe pas le paysan au centre du développement, mais le réduit au niveau de facteur du développement. De son côté, le paysan se résigne à son sort, observe des tabous et s'enferme dans ses croyances. Il se soumet sans parole à l'agissement de tout pouvoir comme délégué du "Tout-Puissant". Il est la première victime du pouvoir politique ou superstitieux. Il est aussi l'opprimé de toutes les soi-disant structures de développement, car ce ne sont que de nouveaux moyens d'exploitation.

Par ailleurs, l'analphabétisme contribue à garder les paysans dans de telles conditions de vie. Un homme ou une femme qui ne sait ni lire, ni écrire, éprouve de grandes difficultés à recourir aux méthodes de travail scientifique. Il est condamné à l'ignorance de ses droits et de ses devoirs. Il est vraiment un sans-savoir. Il se trouve entravé dans l'épanouissement de sa vie, empêché d'exercer ses droits fondamentaux. Ainsi, le paysan devient un être facile à exploiter. Nous y reviendrons au moment de notre interprétation théologique. Auparavant, concluons notre problématique.

En somme, tout cela constitue un mal qui fait du paysan un humain vulnérable, un exploité sans recours. Nous nous rendons compte que la racine du mal n'est pas la mauvaise volonté de travailler de la part des paysans, mais dans le désir démesuré du gain de ceux qui sont capables de manipuler injustement les structures socio-économiques politiques et même religieuses du



pays. A tel point que les paysans nous apparaissent précisément comme des hommes et des femmes qui subissent ces structures. Ils sont des petites gens incapables de résister contre les puissants dirigeants. Alors que les paysans devraient être les grands protagonistes de leur propre développement, de leur propre libération. Leur foi en la vie (Aina), leur foi en l'amour d'autrui (Fihavanana), leur foi en la solidarité (Fokonolona) et leur foi en Dieu (Andriananahary) constituent des pierres d'attente extraordinaires pour que cela puisse advenir.

Vu tout ce qui compose le vécu des paysans, nous pouvons maintenant affirmer que leur développement ne sera possible que lorsqu'ils seront conscients de leur ignorance et de leur dépendance à des structures qui les asservissent. Cependant, les paysans ne pourraient s'en sortir sans quelqu'un qui les aide, sinon, ils resteront toujours incultes, manqueront de connaissances et par là, ils se laisseront tromper et exploiter. D'où, le réel besoin, et c'est ce que nous tentons par notre pratique, d'une éducation humaine et chrétienne qui les rendent agents de leur propre développement. Nous l'avons assez dit, ce dernier concerne tout l'être humain dans toutes ses dimensions et, ultimement, dans son ouverture à Dieu.

## CHAPITRE IV

### **LA PAUVRETÉ DES PAYSANS: UN DÉFI À LA THÉOLOGIE MALGACHE**

D'une manière générale, notre interprétation théologique cherche à éclairer, à la lumière de l'Évangile, la situation des paysans, notamment leur développement ambigu. Dans les chapitres précédents, nous avons expliqué comment le développement des paysans est dépendant, d'une part, de la tradition ancestrale, et d'autre part des décisions politiques, sociales et culturelles du gouvernement en place. Nous avons aussi présenté comment la religiosité, y compris celle du christianisme, influence la culture de ce peuple. Croyant et engagé nous-même dans une communauté religieuse, la foi chrétienne demeure pour nous fondamentale. C'est pourquoi, dans ce travail d'interprétation, nous allons poser un défi à la pauvreté et à l'oppression des paysans, en puisant dans les paroles et les actes de Jésus-Christ lui-même, la force motrice de notre réflexion et, ultimement, de notre pratique éducative. Pour ce faire, nous poursuivrons le plan suivant.

Pour le chrétien, la libération prend tout son sens dans le Christ. Par le fait même, un développement libérateur ne laisse aucune place au désespoir ou à la fatalité. Il refuse de pactiser avec l'oppression et l'injustice et ne peut ignorer que la mauvaise utilisation du pouvoir est le facteur majeur de ces deux dernières.

C'est pourquoi, en premier lieu, nous ferons une herméneutique du pouvoir à partir de la pratique de Jésus, notamment à partir du geste du lavement des pieds. Ceci nous permettra de démontrer le sens du pouvoir-service qui prévaut à notre conception du développement. Par la suite, avec Leonardo Boff, théologien latino-américain, luttant pour la libération de l'Amérique latine, nous découvrirons Jésus-Christ qui se solidarise avec les pauvres et les opprimés et prend parti pour eux. En troisième lieu, nous verrons l'exemple de Jean-Baptiste De La Salle, éducateur du 17<sup>ème</sup> siècle, en France. Il nous fera percevoir qu'un véritable service éducatif rend les pauvres acteurs de leur propre développement.

### ***1. Le lavement des pieds: modèle du pouvoir-service***

Jésus-Christ est le modèle, la norme à laquelle le chrétien se reporte malgré les changements et les vicissitudes des temps, malgré les diversités des cultures, les variations et les secousses politiques. Il est la règle vivante de conduite, c'est son être même qui est «**Voie, Vérité, Vie**». Voilà notre foi. Il reste la question de savoir si l'on peut voir dans l'Évangile, le fondement d'une entreprise de développement ou de libération sociale. Car l'Évangile n'est pas une doctrine économique ou sociale et l'on n'y trouve pas la caution de nos analyses humaines et de nos options en ces matières, même si elles s'avèrent d'importance capitale. Toutefois, sans dicter de solutions politiques, Jésus démystifie le pouvoir par sa conception toute neuve de l'autorité dont le fondement est le service des autres. On n'a qu'à réfléchir à partir

de son attitude lorsqu'il s'est mis à laver les pieds de ses disciples. Étudions cette pratique de Jésus pour une meilleure compréhension du pouvoir-service. Ce type de pouvoir que nous avons reconnu dans le tissu relationnel du "Fihavanana": **celui qui est Seigneur, c'est celui qui sert.**

«Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous aussi, vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. Je vous ai donné l'exemple, pour que vous agissiez comme j'ai agi envers vous. En vérité, en vérité, je vous le dis, l'esclave n'est pas plus grand que son maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'envoie. Sachant cela, heureux serez-vous, si vous le faites.» (Jn 13,13-17)

Au premier abord, on peut être tenté de ne voir dans ce texte que l'aspect spectaculaire et n'en point saisir la signification symbolique. Le geste de Jésus - laver les pieds des disciples - n'a aucun sens précis, si on se dispense de le situer dans le contexte socio-culturel de son temps. Sinon, il risque d'être réduit à de simples actes étranges, artificiels, voire extravagants, dépourvus de toute portée profonde. Même si la péricope est propre à Jean, son rapprochement avec les synoptiques est fort éclairant. En effet, Luc parle de l'abaissement de Jésus-Christ comme celui qui sert (Lc 22,24-27), alors que Marc et Matthieu rapprochent l'enseignement de Jésus-Christ au ministère-service (Mc10,42-45; Mt 20,25-28). À partir de ces textes, nous pouvons faire des liens qui aident à comprendre la pertinence du geste.

### **a) Contexte et pertinence du geste**

Le “lavement des pieds” est situé à la veille de la Passion. Jésus s’aperçoit que ses disciples se disputent le premier rang. Ils ne comprennent pas la responsabilité qu’implique le pouvoir de gouverner. C’est pourquoi, Jésus enseigne à ses disciples ce qu’ils doivent saisir à ce sujet. Il commence par leur parler de la cause de sa venue au milieu d’eux:

«Le fils de l’homme n’est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour une multitude.» (Mt 20, 28; Mc 10,45)

«Moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert.» (Lc 22, 27)

Ensuite, Jésus recommande à ses disciples d’être serviteurs, esclaves de tous:

«Celui qui voudra devenir grand parmi vous, se fera votre serviteur. Celui qui voudra être le premier parmi vous, se fera l’esclave de tous.» (Mt 20, 26-27; Mc 10, 43-44)

«Que le plus grand parmi vous se comporte comme le plus petit, et celui qui gouverne comme celui qui sert.» (Lc 22, 26)

Il ne faut pas oublier que ces paroles sont inscrites dans un contexte socio-culturel où ceux qui gouvernent sont des chefs qui exigent d’être servis.

«Vous savez que les chefs des nations leur commandent en maîtres et que les grands leur font sentir leur pouvoir.» (Mt 20, 25)

Les disciples de Jésus ne font que reproduire ce qu'ils connaissent; ils ont été influencés par la soif du pouvoir et le désir de l'argent. Par exemple, Judas trahit Jésus pour trente pièces.

«Que voulez-vous me donner, et moi je vous le livrerai? Ceux-ci lui versèrent trente pièces d'argent.» (Mt 26,15)

Jésus remarque le décalage qui existe entre le désir de reconnaissance et de grandeur et la compréhension de son enseignement sur l'autorité-service. Il comprend que le langage discursif ne suffit pas, il leur faut l'exemplarité persuasive. C'est pourquoi, il fait ce qu'il dit: **il sert ceux qui devraient le servir.**

Or, le débat sur l'autorité-service comprend les mots suivants: grand/petit, maître/esclave, chef/serviteur; les disciples ont de quoi avoir l'intelligence brouillée. Pourtant, Jésus emploie tous ces mots. Au lieu de trouver un sens aux paroles de Jésus, ils n'y rencontrent que confusion. Ils ne saisissent pas que le message vise un renversement complet de perspective: **celui qui gouverne se comporte comme celui qui sert.** Ceci reste un point de vue si inhabituel qu'il dépasse la compréhension des disciples.

D'où l'importance que Jésus attribue au signe du lavement des pieds. À la fois comme une application concrète de son enseignement et comme testament légué à ses disciples, Jésus n'hésite pas à poser ce geste signifiant. Ainsi, pour perpétuer la pratique de leur "Maître et Seigneur", il les incite à faire de même. **Il nous incite à faire de même.**

Par le geste du lavement des pieds, Jésus oriente le sens prophétique des relations entre maître et serviteur. Pour lui, la hiérarchie des pouvoirs et les distinctions sociales ne doivent pas biaiser les comportements humains. Le savoir-faire éducatif de Jésus consiste à donner un exemple concret de son message. D'où l'originalité de son enseignement concernant les rapports entre dirigeant-dirigé, gouvernant-gouverné, maître-élève, etc. Si la hiérarchie d'une personne sur une autre est chose nécessaire pour le bon fonctionnement d'une société, l'esprit qui anime les relations entre les personnes devrait reposer sur le pouvoir-service. Voilà ce qu'il nous faut comprendre.

#### **b) Actualisation du geste**

Il va sans dire que nous pouvons nous approprier le message de Jésus dans la mesure où nous sommes capables d'y reconnaître notre propre expérience. Il s'agit évidemment d'une pratique vécue dans des situations et sous des formes fort différentes de celles de l'époque de Jésus. Or, sur ce point, nous ne pouvons qu'être affirmatif; en ce qui concerne la paysannerie malgache, les deux tendances - la soif du pouvoir et le désir de s'enrichir sur le dos des plus pauvres - sont plus que jamais d'actualité dans notre milieu. Qu'il suffise de retourner aux chapitres précédents pour s'en convaincre.

Le Pape Jean-Paul II lui-même les dénonce comme à l'origine de toutes les décisions économiques et politiques qui ne tiennent pas compte des plus pauvres:

«Même si en soi ces deux attitudes sont inséparables, l'une pouvant exister sans l'autre, dans le panorama qui se présente à nos yeux, toutes deux se retrouvent indissolublement liées, que ce soit l'une ou l'autre qui prédomine. Si l'on considérait certaines formes d'impérialisme à la lumière de ces deux critères moraux, on découvrirait que derrière certaines décisions, inspirées seulement, en apparence, par des motifs économiques ou politiques, se cachent de véritables formes d'idôlatrie de l'argent, de l'idéologie, de la classe, de la technologie.»<sup>24</sup>

Si ces deux tendances constituent un fléau universel, elles s'avèrent prégnantes à Madagascar de telle sorte qu'à leur tour les Évêques les dénoncent avec vigueur:

«Pour mieux tenir le pouvoir et l'avoir en mains le plus longtemps possible, les gens en place érigent le mensonge en système de gouvernement, pour endormir et opprimer le peuple.»<sup>25</sup>

«La passion de l'argent est si forte dans notre société actuelle qu'il y en a qui tuent leur conscience pour en accumuler, accumuler toujours davantage.»<sup>26</sup>

Dans la situation actuelle des acteurs et actrices de notre pratique, la signification du lavement des pieds revêt un double intérêt en matière de développement. Sur le plan socio-politique, cet exemple de redressement du plus pauvre, aussi spectaculaire qu'il paraisse, reste et restera le plus scandaleux qui soit. Il devrait interpeller tous ceux qui détiennent le pouvoir, c'est-à-dire tous les dirigeants quels qu'ils soient, aussi légitime que soit leur autorité. Chaque dirigeant, tout en prenant au sérieux son titre,

---

<sup>24</sup> Jean Paul II, *Sollicitudo Rei socialis*, Encyclique, 15 mai 1987, n° 37.

<sup>25</sup> Conférence épiscopale de Madagascar, *Église et société à Madagascar*, Antananarivo, Imprimerie Antanimena, 1989, p.164.

<sup>26</sup> Ibid., p. 216.



devrait l'ajuster à la prise de conscience d'un pouvoir-service. D'autant plus que le peuple malgache possède déjà des institutions qui s'y réfèrent normalement.

Sur le plan socio-économique, le maître, en se mettant à laver les pieds de ses disciples, témoigne d'un acte extraordinaire d'humilité, d'abaissement. Cet acte est inimaginable dans un monde où l'autorité est toute-puissante. Aussi, ce geste ne manque-t-il pas de provoquer des réactions de la part des disciples: «Tu ne me laveras pas les pieds. Non, jamais!» (Jn 13,8). Ce qui permet à Jésus de répliquer: «Si je ne te lave pas, tu n'as pas de part avec moi.» (Jn 13,8). Ici, la réponse de Jésus est claire: sans la sollicitude d'un maître-serviteur, les disciples ne peuvent pas atteindre leur épanouissement, leur plein développement. Autrement dit, dans la vie quotidienne, les faibles et les petits ne trouveront pas leur bonheur de vivre et ne bénéficieront pas de leur part d'héritage, si ceux qui les conduisent refusent de porter le tablier du service.

Certes, la parole et le geste de Jésus ont essentiellement une portée eschatologique, surtout quand il parle de "part avec moi". On peut les traduire par héritage éternel, participation à sa gloire éternelle. Mais sa transposition à la réalité terrestre est aussi légitime dans la mesure où Jésus fonde le salut qu'il veut apporter au monde, sur la transformation des comportements humains. En réalité, Jésus veut affirmer que c'est dans le service et le partage que l'humain trouve son bonheur. «Sachant cela, heureux serez-vous, si vous le faites.» (Jn 13,17).

### **c) Le geste de Jésus et le “Fihavanana”**

Dans les chapitres précédents, nous avons tenté de bien expliquer ce qu'est le “Fihavanana”. Cette valeur culturelle malgache conçoit toute relation sociale sur le modèle de la parenté et de la fraternité pour le plus grand bien de ceux qui sont appelés à vivre ensemble. En effet, le dire et l'agir de tout être humain devraient se remplir de l'esprit de “Fihavanana”, source de toutes les relations interpersonnelles où jaillissent l'affection et l'amour. Cependant, le contexte actuel dans lequel vivent les paysans malgaches infirme la signification de “Fihavanana”. Rappelons-nous les contraintes et les déviations du “vivre-ensemble” des paysans, rapportées dans le chapitre de l'observation.

Pour que le “Fihavanana” retrouve son authenticité, il faut donner une nouvelle compréhension de sa vitalité. Il faudra retrouver en nous, malgaches, la profondeur de notre attachement au “Fihavanana” pour que cette valeur culturelle prenne sa place transformatrice dans notre société. Aussi, le geste de Jésus est bienvenu ici pour dynamiser le “Fihavanana”. Nous comprenons ce “lavement des pieds” comme une nouvelle manière de voir les pouvoirs et leurs instances de décisions; et cela même dans les familles où l'ancien et, bien sûr, l'homme sont les détenteurs de l'autorité ancestrale. L'exemple ci-dessous illustre bien ce propos.

Dans la famille paysanne, l'homme ne prépare pas la nourriture, ne lave pas les assiettes, ne balaie pas les chambres, etc. Les petits services à la maison reviennent à la femme. Pourquoi?

Dans sa vision anthropologique malgache, surtout en milieu rural, l'homme et la femme sont considérés comme des êtres engagés dans une vie d'union et de reproduction intimes. Mais l'homme se croit chef de la famille suivant la tradition ancestrale. Car c'est lui qui demande en mariage la femme, c'est lui qui donne la semence de vie. Tandis que la femme doit le servir.

Cette réalité contredit la logique du geste de Jésus relativisant tout pouvoir au profit du service de l'autre. Jésus invite homme et femme, sans exception, à servir et non à se faire servir. La vie chrétienne introduit une nouvelle manière de vivre en famille, au village et dans la société. Ainsi, le "Fihavanana", animé par la parole et l'acte de Jésus-Christ, acquiert une portée religieuse retrouvant le sens premier du pouvoir partagé entre tous et toutes.

Le "Fihavanana" chrétien invite les paysans à devenir des frères et soeurs dans l'amour mutuel. Cet amour se justifie par des actes. Chacun rend service à l'autre, et par conséquent, les pratiques masculines dominatrices perdent leur sens ancestral. Cela ne veut pas dire qu'on inverse indûment les rôles de l'homme et de la femme, mais qu'il faut comprendre le pouvoir au service de la fraternisation, de la reconnaissance et du respect d'autrui, et, par-dessus tout, de la recherche du bonheur du plus petit que soi.

En somme, le "Fihavanana" christianisé provoque la libération du "Fihavanana" ancestral, surtout clanique. Il ne peut prendre forme que dans une dimension ecclésiale, universelle. Cette réalité

typiquement malgache trouvera son sens plénier dans l'ensemble des relations existentielles de l'humanité entière. De ce fait, le "Fihavanana" dépasse la simple recherche de la personnalité de l'individu dans le cadre structuré de la vie sociale et du cosmos. Le "Fihavanana" devient le lieu privilégié de la parenté avec Dieu. Il conditionne fondamentalement l'appartenance au Royaume de Dieu. C'est pourquoi, nous comprenons la christianisation du "Fihavanana" comme une conversion du concept traditionnel qui, quoique positif, contenait des éléments d'inégalité à convertir.

Cette repensée cherche tout ce qu'il y a de libérant dans le "Fihavanana" pour en faire la base inspiratrice d'une spiritualité qui animera le pouvoir comme service. L'appropriation du geste de Jésus par le Malgache fera du "Fihavanana" un véritable lieu de développement et de libération humaine. Car, nous l'avons souvent affirmé, notre conception de l'éducation est une entité globale qui doit comprendre tant la libération du plus pauvre que le développement du peuple, notamment de la paysannerie. La théologie mise au point par l'Église Soeur d'Amérique latine nous a aidé à comprendre la portée ecclésiologique du concept de développement.

## ***2. Le développement: une libération dans le Christ***

En Amérique latine, un mouvement ecclésial important a fait preuve de libération. La vie pastorale est particulièrement caractérisée par l'option prioritaire pour les pauvres et les opprimés. Ce mouvement ecclésial a constitué la matrice d'une

théologie de la libération; il s'est engagé, et s'engage encore aujourd'hui du côté des délaissés, des exploités,... La suite de notre travail consiste à étudier cet engagement préférentiel auprès des pauvres et à nous en inspirer. Leonardo Boff, théologien latino-américain, brésilien, avec son livre intitulé *Témoins de Dieu au coeur du monde*<sup>27</sup>, sera notre guide.

Même si la préoccupation de l'auteur est la vie religieuse et sa mission en Amérique latine, notamment au Brésil, la problématique que nous allons en tirer a une véritable portée sur le projet de l'éducation libératrice et du développement des paysans à Madagascar. Évidemment, l'auteur a entrepris cet ouvrage pour les religieux et les religieuses afin qu'ils témoignent de Dieu en servant mieux les peuples dont ils sont membres. Je suis justement un religieux engagé au service du peuple malgache. Enfin, la compréhension de la réalité socio-culturelle, économique, politique, même ecclésiale des peuples latino-américains, nous conduira à ouvrir quelques pistes de réflexion sur la réalité des paysans malgaches. Le rapprochement entre ces deux réalités nous paraît pertinent pour la libération des acteurs et actrices de notre pratique.

#### **a) Contexte de la libération des peuples latino-américains**

Dans son observation, l'auteur constate que les peuples latino-américains sont économiquement pauvres. La persistance et

---

<sup>27</sup> Boff L., *Témoin de Dieu au coeur du monde*, Vendôme (France), Le Centurion, 1982, nombre de pages 303.

l'élargissement du fossé entre les dirigeants politiques qui s'enrichissent et les peuples qui vivent dans la misère, deviennent de plus en plus intolérables. Il existe des inégalités sociales qui privent les peuples des choses les plus élémentaires: le manque de vivres, de santé, d'habitat, etc. Pendant ce temps, ceux qui les gouvernent étalent leurs richesses d'une façon scandaleuse. À ces problèmes, s'ajoutent l'analphabétisme, l'impossibilité de se former humainement, etc. Une telle situation provoque l'inhumanité. Dans son analyse, l'auteur mentionne quatre causes principales: la dépendance-domination, l'oppression, la marginalisation et la culture du silence.

Au point de vue historique, depuis leurs origines, l'Amérique latine et le Brésil ont vécu dans une situation d'hégémonie qui est passée successivement par les quatre pays suivants: l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre et les États-Unis. Ces pays leur ont imposé des systèmes politiques, socio-culturels, économiques et techniques. Par conséquent, des peuples latino-américains ne jouissaient totalement ni d'autonomie ni de souveraineté nationale. Ceux qui détenaient le pouvoir, agissaient comme des dominateurs. L'étude en profondeur du phénomène de la pauvreté des peuples latino-américains, de la disproportion des richesses entre les pays satellites et les pays métropolitains, aboutit à la réflexion sur la théorie de la dépendance, origine de toute domination et de toute oppression. Face à cette situation, quelle était la position de l'Église locale?

«L'Église, dans ce contexte, a toujours servi à contrecœur le système impérialiste de dépendance et

de marginalisation. Néanmoins, structurellement, elle a été partenaire de la domination et complice de l'oppression. Nous disons qu'elle le fut et qu'elle l'est structurellement, non intentionnellement et en conscience. Mais, dans la fonction historique qu'elle a accomplie, et étant donné le pouvoir et le prestige social qu'impliquait sa robuste constitution, elle a été davantage du côté des forces dominatrices que celui des forces de libération.»<sup>28</sup>

Grâce à sa structure hiérarchique, l'Église était un instrument de domination du pouvoir impérialiste. Elle favorisait plus ou moins l'inégalité sociale et l'existence de différentes classes. Deux surtout, des riches et des pauvres. Cependant, depuis Vatican II, l'Église a fait une profonde réflexion sur son incarnation et sa mission dans le monde, particulièrement dans des pays où les peuples sont meurtris et brisés par toutes sortes de systèmes de domination et d'oppression. Cela l'a conduite à se convertir et à regarder avec franchise ses erreurs et à s'en détourner. Cette conversion a impliqué des ruptures avec les pouvoirs dominateurs. Maintenant, elle dénonce tout ce qui aliène l'humain, elle va du côté des peuples dominés. De sa vie pastorale, elle travaille à la défense des opprimés, des démunis et des exclus de la société. En plusieurs endroits, l'Église redevient la maison des pauvres.

Boff observe que c'est dans et à partir de l'histoire des peuples que les religieux et les religieuses se font témoins de Dieu. Par leur engagement pastoral, ils sont impliqués dans la libération aussi bien temporelle que spirituelle. Le Dieu, à qui les religieux et les religieuses se consacrent, est un Dieu libérateur, il agit pour la

---

<sup>28</sup> Ibid., p. 240.

cause des pauvres. Luttant contre toute forme d'aliénation et espérant la venue du Règne de justice et de paix, ils donnent corps à ce Dieu qui entend les cris de son peuple. En fait, le drame des peuples latino-américains comme celui du peuple malgache se jouent sur leur avenir.

### **b) Rapprochement des réalités latino-américaines avec celles des paysans malgaches**

Au niveau social, l'état de pauvreté de la masse populaire, aussi bien en Amérique latine qu'à Madagascar, est d'autant plus insupportable qu'il est en contraste violent avec la richesse des minorités privilégiées de ces pays. La situation des peuples latino-américains et celle des paysans malgaches se dégradent de jour en jour. C'est un véritable décrochage de ces peuples qui se produit tant en matière de croissance économique qu'en matière d'indicateurs sociaux relatifs à la santé et à l'éducation. La masse populaire reste à la traîne de tout développement.

Rappelons, encore une fois, qu'au niveau culturel, soit en Amérique latine, soit à Madagascar, les paysans sont presque tous analphabètes. L'analphabétisme les maintient dans la condition de pauvreté avec tout ce que cela comporte de scandaleuse misère. Un homme ou une femme qui ne sait ni lire, ni écrire, éprouve de grandes difficultés à se réaliser et à se développer dans tout son être.

Au niveau économique, comme à Madagascar, les Latino-américains sont majoritairement ruraux. Ils vivent des produits



agricoles. Mais leur travail s'inscrit dans un contexte de survie ayant pour objectif de satisfaire les besoins élémentaires. De plus, certains paysans sont obligés à cultiver les terres d'autrui et sont exploités par les grands propriétaires fonciers, sans espoir de ne plus jamais pouvoir accéder personnellement au moindre morceau de terre. Il n'existe aucune forme de protection légale pour le travailleur agricole et sa famille en cas de maladie, de vieillesse, etc. De longues journées de dur travail physique sont misérablement payées.

Au niveau politique, la dépendance, origine de toute domination et de toute oppression, fait des peuples latino-américains et malgaches, les opprimés du pouvoir en place. Car, cette politique de dépendance est caractérisée par une position de subordination ou d'inégalité entre deux pays, entre dirigeants et dirigés d'un même pays. Leurs relations ne sont pas d'interdépendance mais de véritable dépendance faisant apparaître les couples suivants: oppresseur/oppresé, dominateur/dominé.

«Pour l'opresseur, la conscience des autres et leur humanisation n'apparaissent pas comme recherche de plénitude humaine mais comme subversion.»<sup>29</sup>

Comme dans notre propre pratique, cette dépendance peut se trouver aussi à l'intérieur du pays; le gouvernement révolutionnaire domine les paysans d'une manière totalitaire. Il introduit un système d'oppression afin de réprimer par la violence ceux qui résistent ou mettent en question le système politique mis

---

<sup>29</sup> Ibid., p. 238.

en place. Le gouvernement les considère comme des perturbateurs de l'ordre établi. Il faut donc les éliminer.

«On étouffe toute expression du peuple, et personne ne peut dire librement ce qu'il pense. Ce muselage de l'opinion s'applique tout aussi bien au Gouvernement qu'au Parlement. Le parlement ne rapporte plus les aspirations du peuple, mais les décisions des gens en place.»<sup>30</sup>

En réalité, la culture du silence gagne aussi bien les peuples latino-américains que le peuple malgache. Ils vivent du désespoir, de la torture, etc. Ils se marginalisent et se résignent dans leur situation inhumaine. Ils se taisent, car ils doivent suivre la décision de ceux qui sont au pouvoir, de ceux qui imposent leur voix aux sans-voix. Ce sont des victimes impuissantes dont le sens de l'être et de la vie est enfoui dans le silence. On dépouille la personne de ses droits à la culture et on la réduit en un être sans-parole. Ces peuples vivent donc dans une situation inhumaine, entretenue par la faim et la maladie ou par les méthodes répressives des oppresseurs. Nous avons déjà démontré tout cela dans les chapitres précédents. Mais il nous apparaît important de le résumer ici au moment de se questionner sur le rôle des Églises devant ces faits.

Face à ces situations cruciales, les Églises locales s'interrogent sur leurs manières de s'incarner et de s'engager auprès des peuples pauvres et opprimés. Une Église incarnée annonce la Révélation de Dieu dans l'histoire humaine. Cette Révélation doit rejoindre le pauvre jusque dans sa misère

---

<sup>30</sup> Conférence épiscopale de Madagascar, *Église et Société à Madagascar*, Antananarivo, Imprimerie Antanimena, 1989, p. 217.

quotidienne. C'est un Dieu qui prend chair, mais une chair souffrante, à la limite de ce que la condition humaine peut endurer. Cette incarnation ne peut être que libération.

### **c) L'Incarnation de Dieu: libération de l'humain**

Avec l'auteur, Leonardo Boff, nous considérons le Mystère de l'Incarnation comme la clé de compréhension de la libération et du développement des peuples latino-américains ainsi que du peuple malgache, notamment les paysans, dans et à travers leur propre histoire et leur propre culture.

Dans la foi chrétienne, le mystère de l'Incarnation unit Dieu et l'humanité. Le Christ est la Parole de Dieu qui prend chair humaine. Étant de la même humanité, cela signifie que nous sommes dans le Christ aussi réellement que le Verbe est en notre nature. Plus qu'un lien étroit, il y a une parenté d'être entre le Christ et l'humanité. Tous les deux sont foncièrement solidaires. La dignité humaine se trouve dans le Christ, et la grandeur divine se trouve en chaque humain. L'existence terrestre prend un aspect nouveau. C'est dans le Christ que se réalise la vraie libération et le vrai développement de toute l'humanité.

À travers les récits évangéliques, nous voyons Jésus-Christ proclamer la liberté de l'humanité comme finalité de sa mission. Ses gestes et ses paroles sont de libération, lui-même est libérateur.

«L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction. Il m'a envoyé porter la Bonne Nouvelle aux pauvres, annoncer aux captifs la

délivrance et aux aveugles le retour à la vue, rendre la liberté aux opprimés, proclamer une année de grâce du Seigneur.» (Lc 4,18-19)

Le contexte socio-politique dans lequel vivait Jésus n'est pas étranger à celui de l'Amérique latine comme à celui de Madagascar.

«Jésus se trouvait politiquement sous un régime de dépendance, hérité de temps antérieurs. La dépendance extérieure se manifestait à l'intérieur par la présence des forces occupantes, par les collecteurs d'impôts, par le parti des sadducéens faisant le jeu de la politique romaine, par la présence de la culture romano-hellénistique, qui rendait l'oppression plus odieuse et avilissante, étant donné le caractère religieux des juifs.»<sup>31</sup>

Ce monde de dépendance et d'oppression favorisait l'injustice et l'inégalité sociales, formant, à la fois, une minorité de nantis et une majorité populaire en situation précaire. Cela impliquait, en dernier lieu, la déshumanisation. Nous connaissons bien ce que cela veut dire en nous référant aux situations inhumaines dans lesquelles vivent les paysans malgaches.

Comment se comporte Jésus devant la politique? Il se tient toujours loin des compromissions politiques. Par rapport à l'État romain, il garde ses distances. Il ne se compromet pas davantage avec les responsables de l'État juif, comme Hérode. Il n'encourage, ni ne décourage les zélotes dans leurs entreprises. Cependant, Jésus stigmatise l'injustice dans ses prédications. Il dénonce la différence entre les riches et les pauvres comme contraire à la volonté de Dieu. Tout au long de sa vie, Jésus a aboli les distances entre lui et les pauvres; il a été très clair sur ce point:

---

<sup>31</sup> Boff L., *Témoins de Dieu au coeur du monde*, Vendôme (France), Le Centurion, 1982, p. 72.

«Tout ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites.» (Mt 25,40)

Jésus-Christ s'identifie aux pauvres. Dans son Évangile, il privilégie leurs lieux de rencontre; il est sensible à leurs besoins, à leurs douleurs et à leurs espoirs. Il est attentif à leur quête d'amour, de pardon et à leur soif de vivre. Finalement, les pauvres sont devenus le lieu préférentiel de sa révélation et de sa présence.

«C'est là le meilleur humanisme, puisque Dieu lui-même s'est identifié avec les plus malheureux, les marginaux, les méprisés, qui sont l'épiphanie de Dieu, le lieu de sa rencontre et du salut.»<sup>32</sup>

#### **d) L'Église locale, dans ces réalités**

Le monde des pauvres et des opprimés interpelle l'Église autant en Amérique latine qu'à Madagascar. À travers ces malheureux, l'Église a saisi et saisit encore aujourd'hui les tristesses et les angoisses humaines. À cause d'eux, elle a entrepris une nouvelle façon de faire la théologie et a orienté son engagement pastoral vers l'option pour la justice. Comme présence du Christ libérateur, l'Église ne cesse de s'incarner dans le cri des pauvres, dans la souffrance des opprimés, dans la déshumanisation des hommes et des femmes du monde. Elle leur apporte la lumière de l'Évangile et les conduit jusqu'à la plénitude de leur être dans le Christ, modèle parfait du développement et de la libération de toute l'humanité.

En Amérique latine, l'Église reconnaît ses complicités dans les pouvoirs de domination et d'oppression, avec tout ce qui

---

<sup>32</sup> Ibid., p. 78.

maintient une situation inhumaine et injuste. Elle doit dénoncer toute structure de domination et d'oppression comme péché social et structurel détruisant l'humain. Rupture avec les oppresseurs, option pour les pauvres, conversion profonde, autant de mouvements qui veulent répondre à la clameur des pauvres et des opprimés. Cela demande à l'Église une décision qui l'amène à penser, sentir et vivre avec le Christ, dans l'histoire des peuples latino-américains en marche, vers leur libération authentique.

C'est pourquoi, aujourd'hui, les religieux, les religieuses et les croyants militants latino-américains réactualisent la mission libératrice de Jésus-Christ. Ils effectuent la solidarité avec les pauvres pour témoigner de Dieu qui prend parti pour les pauvres. Ils travaillent sur le terrain avec les pauvres pour améliorer leurs conditions de vie et pour ouvrir des possibilités d'être. Leur vie de croyant et de religieux s'inscrit donc dans leurs engagements auprès des pauvres. Ce qu'ils vivent doit manifester aux pauvres la Parole et donner le Signe de la présence de Dieu qui libère.

À Madagascar, les contextes de paupérisation et d'exploitation de la masse populaire interrogent l'Église sur son incarnation dans la société. La séparation de l'Église et de l'État a entraîné un clivage malheureux entre le spirituel et le temporel. Ce qui fait que le développement et la libération deviennent de véritables enjeux ecclésiaux, car le spirituel ne peut avoir de prise sur la société sans une base temporelle, sans un fondement humain réel. C'est pourquoi nous avons tenté de repenser théologiquement une donnée culturelle importante comme le "Fihavanana".

De plus, l'Église se définit par l'annonce de l'Évangile et le témoignage de Dieu de la vie "Aina". Elle met l'accent de son engagement sur la libération du "Aina". Elle croit en solidarité avec les Malgaches dont le "Aina" est méprisé. Cela exige de l'Église une lutte continuelle contre l'oppression, la misère, l'ignorance et tout ce qui peut détruire le "Aina".

C'est pourquoi, l'évangélisation, à Madagascar, apparaît comme une libération de la vie. Évangéliser, c'est libérer le "Aina" par l'Évangile, c'est témoigner de Dieu, seul et vrai Père de toute l'humanité et c'est bâtir, avec tous les Malgaches, le Royaume qui est une exigence de nouvelle vie en Christ. Cela est un engagement résolu dans la libération solidaire de tous les Malgaches et dans le développement de leur pays.

Le Royaume que l'Église annonce, c'est le lieu où il n'y aura plus d'oppression, ni de dépendance. Le Royaume, c'est le lieu où l'exploitation des paysans malgaches sera éliminée, où l'injustice et les différences des classes seront supprimées, où le pouvoir révolutionnaire sera décentralisé et où l'avoir sera partagé. Le Royaume, c'est le monde où règnent la justice et la paix, la solidarité et le "Fihavanana" de toute l'humanité. Le Royaume, c'est l'unité de tous les "Fokonolona" où tout être humain atteint le plein épanouissement de son "Aina" dans le Christ, modèle authentique du développement et de la libération de toute la vie.

### **e) Valorisation chrétienne du "Aina"**

Dans sa vision anthropocentrique du monde, nous l'avons déjà mentionné, le paysan considère Dieu comme source première du "Aina". Dieu est celui qui préserve l'humain du mal. Mais, il est également celui dont le regard surveille tout au-dessus de leurs têtes et dont la crainte devrait conduire à éviter le mal moral. Cette conception d'un Dieu éloigné rapproche des ancêtres qui, eux, voient les préoccupations du paysan.

Le culte des ancêtres s'accompagne nécessairement du respect de leur mémoire qui se concrétise dans le "Fombandrazana" (les manières des ancêtres). Du coup, celles-ci sont investies du caractère sacré, donc intouchables au point d'en faire oublier leur raison d'être originelle. Et c'est ici, semble-t-il, que l'Évangile qui, normalement, transcende toute culture dans le temps et dans l'espace, devrait avoir son mot à dire.

Pour que le paysan puisse se développer jusqu'à la plénitude de son être chrétien, il est nécessaire de lier intimement la paternité des ancêtres à celle du Dieu de Jésus-Christ. Cette paternité deviendrait ainsi éclairée et transformée par l'Évangile.

Si la foi est inséparable de l'éthique, tout déplacement de la foi entraîne nécessairement une transformation des comportements humains. L'ouverture de la vénération des ancêtres à la paternité de Dieu donnerait à l'éthique une nouvelle base d'interprétation des coutumes ancestrales. Cette réinterprétation



du rôle des ancêtres dans la vie quotidienne du paysan permettrait l'accession à une vérité chrétienne fondamentale: **Dieu seul est sacré.**

Selon cette perspective, il devient possible de transgresser les tabous ancestraux, les ordres que les ancêtres s'étaient imposés, jadis, pour rendre le "Aina" possible. Ces tabous et ces ordres sont devenus aujourd'hui des obstacles au développement humain. De plus, la sacralisation des créatures ne fonctionne qu'à l'évidence, sur la base de ce qui va de soi, de ce qui ne se discute pas. Il en résulte évidemment une éthique figée par la tradition et réglementée par une sagesse dont la conception pragmatique ne dépasse guère l'expérience courante et parfois difficile des relations humaines.

Pour sortir de ces impasses et pour réaliser d'une façon optimale les transgressions qui s'imposent, la Sagesse de Dieu vient au secours, en se manifestant dans la chair de Jésus-Christ, c'est-à-dire dans notre propre chair, la chair du Malgache y compris. Ainsi, située dans la lignée de toute l'humanité, la paternité des ancêtres subit une relativisation radicale. La renaissance à la plénitude du "Aina" n'est possible qu'en Jésus-Christ, fils premier-né d'entre les morts, premier-né des ancêtres. Ces derniers ne peuvent plus revendiquer le titre de pères du "Aina". **Dieu seul est Père de la Vie.**

À ce propos, une autre réinterprétation s'avèrerait utile pour notre pratique. Il faudra un jour oser une réflexion sérieuse sur

l'agriculture et l'alimentation, lieu de misère pour les paysans. Celles-ci sont liées à la terre autour de laquelle se nouent des contradictions incroyables.

À Madagascar, notamment en monde rural, la terre fait partie de l'héritage des ancêtres, et de ce fait, sa possession ou sa maîtrise peut être la plus radicalement sacralisée. S'il existe une sacralisation induite, voire plus viscérale que d'autres, c'est bien celle de la propriété de la terre. Elle justifie en grande partie l'intouchable morcellement et l'éparpillement de la ressource qu'on partage de père en fils, de génération en génération. Cela est un véritable handicap pour l'augmentation de la production agricole.

S'il est un lieu de désacralisation, c'est celui qui permettrait au sein de chaque "Fokonolona" (communauté villageoise), de relativiser la propriété de la terre en faveur de nouveaux modes d'emprise sur ce bien. Fort de la conception d'un "Dieu seul et sacré", on peut rendre possible le dépassement de certains éléments de la tradition ancestrale qui n'ont plus de valeur aujourd'hui.

Avec l'Évangile, la vision anthropocentrique subit un sérieux glissement. Elle fait place à une vision christocentrique, principe et fin du développement intégral de tout être humain. Plutôt que les ancêtres, c'est **Jésus-Christ qui est l'unique médiateur des grâces** pour toute la vie. En Christ, le concept "Aina" acquiert une portée théologique. En se faisant homme, l'un des nôtres, mais de

plus, en tant que Dieu, Jésus-Christ devrait être considéré comme celui qui assure notre appartenance à la famille de Dieu fondée sur le "Aina". L'appropriation de ce concept par le paysan malgache fera du "Aina" un véritable lieu de son développement intégral. D'où la nécessité de l'inculturation de l'Évangile en monde rural. Nous y reviendrons au chapitre de la prospective.

En résumé, tout ce que nous avons approfondi du livre de Leonardo Boff, du rapprochement des réalités latino-américaines avec celles des paysans malgaches, nous permet d'affirmer que le développement est aussi une entreprise d'Église. Celle-ci doit s'incarner et faire partie du monde. Sa première mission est de connaître les problèmes réels et concrets, historiques et actuels de tous les hommes et de toutes les femmes du monde, en particulier, de ceux et de celles qui sont déshérités et marginalisés. Ensuite, inspirée de l'Évangile, l'Église essaie de répondre à leurs problèmes et les aide à se développer jusqu'à la plénitude de leur être dans le Christ.

La préoccupation des pauvres et des opprimés ne se situe pas dans un seul pays et ne date pas d'aujourd'hui. Elle a déjà fait couler beaucoup d'encre et dépenser beaucoup d'énergie depuis des siècles. Des hommes et des femmes ont réalisé des projets pour aider les pauvres et les opprimés à se libérer de leur état de misère, d'ignorance et d'oppression. Nous nous contenterons d'un seul exemple en nous référant à l'ouvrage de Michel Sauvage et Miguel Campos, intitulé: *Jean-Baptiste De la Salle - Annoncer*

*l'Évangile aux pauvres*<sup>33</sup>. Nous dégagerons la problématique qui nous aidera le mieux à comprendre le drame vécu par les paysans malgaches et nous inspirera pour le projet d'intervention que nous présenterons au prochain chapitre. Cette dernière partie de notre travail d'interprétation théologique se rapprochera de nos préoccupations d'éducateurs; elle s'intitulera *le service éducatif des pauvres*.

### **3. Le service éducatif des pauvres**

Les deux auteurs, Michel Sauvage et Miguel Campos, membres, comme nous, de la Congrégation des Frères des écoles chrétiennes, présentent leur fondateur, Jean-Baptiste De la Salle, comme éducateur des enfants des pauvres du 17ème siècle, en France. À cette époque, la majorité du peuple français vivait dans une pauvreté extrême. Ce sont les ouvriers et les artisans, sans oublier les mendiants qui en étaient les plus atteints. La rigidité des classes sociales - noblesse, bourgeoisie, prolétariat - favorisait la reproduction des inégalités sociales. De père en fils, les ouvriers comme les artisans ne savaient ni lire ni écrire, leurs enfants n'ayant pas accès à l'école payante. Les pauvres se multipliaient et avaient besoin d'aide. C'est ainsi que chaque paroisse tenait ses registres des pauvres et recevait des fonds à leurs intentions.

---

<sup>33</sup> Michel Sauvage et Miguel Campos, *Jean-Baptiste De La Salle - Annoncer l'Évangile aux pauvres*, Paris, Éditions Beauchesne, 1977, n. de pages 511.

### **a) Contexte et nécessité de l'éducation des pauvres**

Jean-Baptiste De La Salle, d'une famille noble, prêtre du diocèse de Reims, s'est rendu attentif à la détresse humaine et spirituelle des pauvres. Il a constaté que le manque de ressources matérielles paraissait le plus pressant parce que, souvent, il provoquait la maladie et la mort prématurée des pauvres. Pourtant, le manque d'instruction et d'éducation n'en demeure pas moins important. L'ignorance exerce une influence négative sur la personne au point de la rendre incapable de sortir de sa situation de pauvreté. À partir de l'expérience vécue autant professionnelle que spirituelle de Jean-Baptiste De La Salle, les deux auteurs affirment que celui-ci a lutté pour l'existence de l'école gratuite au service des pauvres.

Former les pauvres par l'acquisition d'apprentissages pratiques qui aident à mieux vivre; les instruire par l'approfondissement de la foi chrétienne; les aider à prendre conscience de leur dignité humaine: tels sont les objectifs de cette école.

L'ignorance ou l'analphabétisme des artisans et des pauvres est le thème majeur de l'ouvrage. Là où règne l'analphabétisme, la misère s'installe d'une manière fatale. Car les analphabètes n'ont pas de méthodes de travail valables; ils s'acharnent d'une manière primitive, sans garantie aucune, pour la survivance. L'ignorance est un emprisonnement du coeur et de l'esprit, elle facilite les différentes répressions venant de ceux qui ont le savoir, le pouvoir

et l'avoir. L'ignorant devient victime de ceux qui savent l'exploiter. Mais si un pauvre est instruit, éduqué, il pourra rejeter toute domination, lutter contre la misère, revendiquer la dignité humaine et changer le monde. C'est ainsi que, par l'instruction et l'éducation à l'école, Jean-Baptiste De La Salle lance son défi de rompre le cercle vicieux de la pauvreté et de l'ignorance des artisans et des pauvres.

### **b) Les pauvres auprès desquels se dévoue De La Salle**

Dans leur ouvrage, les deux auteurs parlent, en général, des plus pauvres et des plus misérables. Ces derniers ne peuvent pas survivre, ils s'avalissent dans le malheur. Ils sont ceux qui se trouvent dans la nécessité, ils n'ont que leur petit travail manuel pour vivre; faute de réserve, ils ont la hantise du pain quotidien. La plupart du temps, ils se trouvent dans un état critique au point de vue de la santé et sont exposés à toutes sortes de maladies. Certains ne peuvent plus faire face à leur existence, à tel point qu'ils périssent dans leur misère ou qu'ils languissent de faim sans intermittence.

C'est pour eux qu'on a créé des bureaux des pauvres; des quêtes sont faites dans les paroisses. On a établi aussi des centres, des hôpitaux, notamment l'Hôtel-Dieu, pour enfermer les pauvres qui importunaient beaucoup les gens en demandant l'aumône. Mais tout cela n'était que des moyens palliatifs. On remarqua l'augmentation continuelle et inexorable de la pauvreté.

Jean-Baptiste De La Salle est convaincu que tout ce qui se passait dans la vie des pauvres et des misérables venait ordinairement de ce qu'ils avaient été laissés à eux-mêmes et à leur conduite dès leur bas âge. Par rapport aux classes des nobles ou des bourgeois ne manquant pas d'enseignants, la classe des artisans et des ouvriers pauvres était abandonnée de toute la société. Cette dernière constituait évidemment la couche la plus vulnérable et la plus exploitée de la population. Cependant, c'était elle qui assurait les gros travaux de la campagne et de la ville.

Occupés pendant toute la journée à gagner leur pain, les parents pauvres ne peuvent pas prendre soin de l'éducation de leurs enfants. Ils n'ont pas la possibilité de les envoyer aux écoles payantes, les seules existant alors. Ils sont dans l'obligation de les abandonner à eux-mêmes. Aussi, les enfants, en croissant, deviennent des malheureux, voire des libertins. Saisis par le malheur de ces enfants, Jean-Baptiste De La Salle et les maîtres d'école, ses premiers Frères, se sont engagés à leur éducation.

«La Communauté des Frères est née à partir d'une prise de conscience vécue de la situation d'abandon où se trouvaient les enfants des artisans et des pauvres, et d'une volonté lucide de leur permettre d'accéder à la culture et d'être atteints par l'Évangile.»<sup>34</sup>

### **c) Spécificité de l'école au service des pauvres**

En France, le 17<sup>ème</sup> siècle, époque de Jean-Baptiste De La Salle, a été une période de recherche dans le domaine de l'éducation et de l'instruction de la jeunesse. Ainsi sont nées

---

<sup>34</sup> Ibid., p. 306.

d'innombrables fondations d'écoles à l'initiative des clergés, des élites laïques, des congrégations religieuses, même des associations de pieux notables largement répandues à l'époque. Chaque diocèse s'efforçait d'avoir une congrégation destinée à l'éducation des jeunes. L'existence des congrégations ou des associations en ville a eu pour effet d'y accroître de façon importante la scolarisation. La campagne était davantage laissée à elle-même.

Pour Jean-Baptiste De La Salle, l'école doit veiller avant tout à la condition humaine de ceux à qui elle s'adresse. C'est bien cette conviction qui l'a incité à introduire dans les écoles des innovations pédagogiques bouleversantes pour une époque où le latin était la matière principale. Pourquoi commencer par faire apprendre le latin à des enfants qui n'en feront pas usage durant leur vie? Il décida que dans ses écoles, on commencerait par un bon apprentissage de la langue maternelle des enfants, la langue française. Jean-Baptiste De La Salle entendait bien que l'école soit utile. Elle réussira dans la mesure où elle rejoindra l'intelligence des jeunes et les préparera à la vie. L'école doit donc apprendre aux jeunes à bien vivre.

L'école a le devoir primordial de faire sortir les pauvres de leur misère et leur apprendre à lire, à écrire, à compter afin qu'ils puissent tenir dignement leur place dans la vie. Jean-Baptiste De La Salle ne cesse de répéter que l'école doit tenir compte du réel, pour répondre à des besoins réels. Ce qui suppose que l'on sache à qui on a affaire. Connaître l'élève avant de lui enseigner afin que l'enseignement reste conforme à ses capacités et à ses propres



besoins. Le travail que l'on fait à l'école est aussi sérieux que la qualification professionnelle est importante. C'est pourquoi, Jean-Baptiste De La Salle a créé des séminaires pour la formation des maîtres.

L'école n'est pas une assistance sociale, dans le sens qu'elle dispenserait aux pauvres des biens matériels pour atténuer la morsure de la misère qui s'abat sur eux. Jean-Baptiste De la Salle veut aller plus loin: **donner une éducation intégrale aux pauvres, tant dans le domaine profane que dans le domaine religieux.** Il est clair que pour lui, ces deux domaines doivent rester liés: l'un sans l'autre fausse la portée de l'action éducative. Car autant il faut s'appliquer à donner une formation professionnelle qui habilite le pauvre à bien vivre, autant il ne faut pas perdre de vue l'engagement de former des citoyens du Royaume. C'est le développement intégral de la personne qui constitue l'objectif fondamental de son projet d'éducation.

En effet, Jean-Baptiste De La Salle a choisi l'école collective comme moyen privilégié pour mener à bien la promotion humaine et l'éducation chrétienne des pauvres. Pour ce faire, la fondation d'une communauté d'éducateurs consacrés totalement aux tâches d'enseignement était indispensable. Dès la fondation de son Institut, Jean-Baptiste De La Salle a fortement insisté sur l'éducation qui requiert une collaboration et une concertation des éducateurs entre eux.

Pour Jean-Baptiste De La Salle, Dieu est si bon qu'il veut que tous parviennent à sa connaissance et que tous soient sauvés. Il est le Dieu du salut dans l'histoire et la réalité humaines. Aussi, l'itinéraire personnel du fondateur, Jean-Baptiste De La Salle, est lié au développement du milieu ambiant. Celui-ci agit comme point de départ et comme piste de travail pour l'aider à discerner la volonté de Dieu sur son peuple. Il recommande à ses frères religieux d'en faire autant. Son Institut existe en France depuis 1680, et aujourd'hui encore dans beaucoup d'autres pays, notamment à Madagascar où le souci de répondre aux besoins éducatifs des pauvres continue à nous inspirer.

#### **d) Comparaison entre deux situations**

Considérant ce qui a déjà été dit de la situation de pauvreté et d'ignorance dans laquelle vivent les paysans de notre pratique, il semble que nous puissions faire des rapprochements valables entre la très grande partie du peuple de Madagascar, à l'aube du 21ème siècle, et le contexte de Jean-Baptiste De La Salle, en France, au 17ème siècle. Rappelons-nous ce que nous avons dit à ce propos, dans les chapitres de l'observation. Nous avons alors souligné les conditions de vie des paysans malgaches, nuisibles à leur développement intégral. En un mot, ces paysans vivent aujourd'hui ce que vivaient les artisans et les pauvres en France, il y a quatre siècles environ.

À la suite des auteurs mentionnés, nous affirmons que la situation de misère des paysans est liée à l'ignorance et à

l'analphabétisme. Il y a là un manque non seulement du point de vue de la culture élémentaire de la personne, mais aussi du point de vue du progrès social et économique, etc. Par conséquent, on n'hésite pas à dire que les parents paysans, n'étant instruits ni dans le christianisme ni dans les différentes sciences, sont incapables de transmettre à leurs enfants ce qui est nécessaire, voire indispensable, à leur croissance. De plus, ils ne peuvent pas les envoyer à l'école, en ville, à cause de leur pauvreté.

Comme en France, au 17<sup>ème</sup> siècle, l'enseignement, à Madagascar, est aujourd'hui loin d'être accessible à tous. Il existe d'énormes différences dans ce domaine entre les villes et la campagne. Cette dernière reste l'éternelle oubliée. Des disparités importantes existent aussi entre les familles paysannes et les autres couches sociales, mieux nanties. Ne peut-on pas dire que ces différences sont parfois telles que l'enseignement, au lieu d'être un moyen de promotion pour tous et un facteur de démocratisation, maintient, voire renforce, les inégalités sociales et les injustices? Vu le contexte socio-politique que nous avons décrit, cette situation ne fera que grandir dans l'avenir et deviendra de plus en plus difficile à supporter par la masse paysanne.

Mais, comme les ouvriers et les artisans français du 17<sup>ème</sup> siècle, les paysans malgaches luttent pour leur survie, ils aspirent profondément à l'épanouissement du "Aina". La volonté des paysans est de vaincre la pauvreté, les carences matérielles et d'assurer à tout le monde, un niveau de vie décent. Ce niveau de vie doit permettre, tant aux personnes qu'aux familles, de répondre à

leurs besoins quotidiens. Ce projet exige impérativement une lutte contre l'analphabétisme et une éducation continue pour une vraie libération des paysans.

Jean-Baptiste De La Salle a rénové l'école afin qu'elle réponde aux besoins réels des pauvres de son époque. A notre tour, sommes-nous conscients qu'il ne s'agit pas, dans l'éducation des paysans, d'appliquer sans discernement aussi bien toute forme d'enseignement qui vient de l'extérieur que toute tradition ancestrale? Il est indispensable de faire le tri. Il nous faut pouvoir choisir ce qui semble conforme à un progrès véritablement humain. L'éducation n'apporte de progrès véritable que si elle aide à être plus homme ou plus femme.

En effet, l'éducation en monde rural est un projet de croissance humaine qui mène la personne d'engagements en engagements à bien vivre sa vie paysanne. Cette éducation exige que s'effectuent, plus profondément, la re-découverte et le renouveau du "Fihavanana" et du "Fokonolona" qui unissent les paysans au sein de la famille, du village, de la région et de la nation.

Avec Jean-Baptiste De la Salle, nous disons que, pour arracher les pauvres à leur situation captive et les faire accéder à la liberté des enfants de Dieu, il faudrait que quelqu'un s'incarne au milieu d'eux, se mette à leur portée et, surtout, croisse en solidarité avec eux. Dans ce but, l'éducation par l'école est un moyen à privilégier.

Le prochain chapitre développera ce propos, mais pour le moment, concluons notre travail d'interprétation théologique.

Pour les chrétiens, le développement trouve son sens plénier dans le Christ. C'est par lui et en lui que se réalise la vie en plénitude. Par conséquent, le développement, qui se définit souvent de nos jours uniquement par l'amélioration des conditions matérielles, exige également la mise en oeuvre d'une responsabilité individuelle et collective de se libérer de tout ce qui ne permet pas à la vie de s'épanouir. Le paysan qui se sait convoqué à l'existence ne peut que chercher sa plénitude dans le Christ.

L'éducation, comme dynamisme de libération, conduit le paysan dans une aspiration à être plus, à aller de l'avant, à assumer son propre développement. Cette éducation dénonce tout système d'oppression et d'injustice et exige le passage de l'esclavage à la libération des paysans. Cela est en fait la réalité ontologique de l'humain qui est appelé à se réaliser entièrement dans le mystère du Verbe incarné. Ce dernier est la Révélation de Dieu et le salut du monde qui sont déjà manifestés et donnés, mais ils relèvent aussi de ce qui est en train de se faire dans l'engagement et l'action de libération.

Finalement, dans la praxis, tout projet de développement est précieux, mais incomplet s'il ne considère pas le Christ comme modèle du développement. Car la vocation de tout humain est de se développer et de s'accomplir, jusqu'à la plénitude de son être, dans le Christ. Que tout humain s'identifie avec le Christ!

## CHAPITRE V

### **UNE ÉCOLE EN FAVEUR DES PAYSANS**

Notre intervention consiste à agir au coeur du développement global des paysans malgaches et de le faire par une pratique éducative libératrice. Notre intervention s'inspire de l'observation et de l'interprétation socio-culturelle et théologique. De fait, à partir de la découverte des éléments-clés du drame des paysans, nous pouvons faire surgir des idées-forces qui fixent les objectifs et imposent le programme des activités, la méthodologie et le mode d'évaluation de l'action. Nous allons proposer certaines actions concrètes, ouvertes, de sorte que les paysans, avec créativité et effort dynamique, puissent les appliquer à leur situation particulière.

En plus, notre intervention se veut pastorale, car elle a une spécificité chrétienne et ecclésiale. Notre action se fait donc au nom de l'Église; elle est l'expression d'un projet d'une communauté; elle n'est pas une entreprise personnelle ni effectuée à titre individuel.

C'est pourquoi l'Église de Madagascar a confié un ministère éducatif aux Frères des écoles chrétiennes. Car la finalité de leur Institut est:

«de procurer une éducation humaine et chrétienne aux jeunes, spécialement aux pauvres. L'école chrétienne, toujours à renouveler, est l'instrument privilégié de l'action des Frères. Aussi, ils s'ouvrent à

d'autres formes d'enseignement et d'éducation adaptés aux besoins de l'époque et des pays. Les Frères participent à la mission évangélisatrice de l'Église par la promotion de la justice et de la paix, ils coopèrent à la construction du Royaume de Dieu.»<sup>35</sup>

Vu la situation de misère, d'ignorance et d'oppression des paysans, nous sommes convaincu que, sans instruction, ils resteraient misérables, ils vivraient encore longtemps dans une situation de sous-développement. L'observation de notre expérience en monde rural permet d'affirmer que l'analphabétisme est étroitement lié à la pauvreté; mais il n'est pas une fatalité, il peut être vaincu.

Pour cet effet, après avoir étudié en profondeur ce qui peut sauver la vie des paysans, il nous paraît opportun que notre intervention s'oriente vers la transformation du Centre de sessions en École d'éducation humaine et chrétienne aussi bien pour les jeunes que pour les adultes ruraux. Ces derniers seront les promoteurs de leur village. Les pratiques de la libération des opprimés en Amérique latine et l'École au service éducatif des pauvres en France, que nous avons examinées au chapitre précédent, nous serviront de modèles.

Alors, nous proposons donc, comme réponse au défi de la pauvreté et de l'oppression, la création d'une école au service des paysans. Successivement, nous aborderons les éléments suivants du projet éducatif projeté: les objectifs généraux, les grands

---

<sup>35</sup> Frères des écoles chrétiennes, *Règle des F. É. C.*, Rome, Procure, article 3.

champs d'intervention, l'organisation et le déroulement, la pédagogie appliquée, l'impact de la formation sur le milieu.

### **1. Objectifs généraux**

#### **a) Créer une école en faveur des paysans**

**Créer une école en faveur des paysans de manière que, par l'éducation humaine et chrétienne, ils puissent sortir de leur ignorance et de leur misère.** Ils se sentiront libérés de toutes sortes d'oppression structurelle autant du pouvoir politique que de la tradition ancestrale. Grâce à cette aide, les paysans acquerront de nouvelles aptitudes et de nouveaux intérêts. Progressivement libérés des habitudes improductives, surtout en agriculture, transmises de génération en génération, les paysans découvriront et exprimeront le meilleur d'eux-mêmes. Ils deviendront les agents de leur propre développement.

#### **b) Annoncer l'Évangile aux paysans**

**Évangéliser les paysans afin qu'en devenant chrétiens, ils puissent renoncer à ce qui aliène la vie humaine.** Cela les incitera à abandonner certains éléments de la tradition insignifiants pour aujourd'hui. Par exemple, la sacralisation de la nature ou l'utilisation des tabous. Alors, les paysans chercheront leur mieux-être dans l'Évangile. Ce changement, par extension, est la caractéristique de la rencontre de la culture avec l'Évangile. Ce faisant, l'Évangile est accueilli comme un nouveau garant de l'existence individuelle et collective en monde rural.



### c) Scolariser les paysans

**Mettre un programme scolaire à la portée des paysans et adapté à leur milieu de façon à ce qu'ils puissent acquérir une formation intellectuelle et professionnelle adéquate.** Cette dernière exercera une influence positive sur les paysans et sur toutes leurs activités. Plus une personne acquiert une formation, plus elle stimule sa liberté, sa créativité et ses capacités d'entreprendre; plus encore, elle accroît son pouvoir sur elle-même et sur la nature, tirant de ses capacités productrices, les moyens de son propre progrès.

L'évangélisation et l'éducation des paysans malgaches ne sont pas étrangères à ce qui se fait en Amérique latine et à ce qui s'est fait en France à l'époque de Jean-Baptiste De La Salle. Ce sont des actions de développement et de libération insérées dans la réalité des pauvres et des opprimés. L'évangélisation et l'éducation ne sont pas seulement verbales pour les pauvres et les opprimés. Elles se manifestent à eux comme un événement qui se produit dans leur propre histoire.

«L'évangélisation n'est pas un pur endoctrinement. Elle est fondamentalement une action. Et toute action est insérée dans une situation qu'elle s'efforce de modifier. L'évangélisation veut être une réponse chrétienne aux questions que pose une situation concrète. Il y a donc une étroite corrélation entre réponse chrétienne et questions de la réalité.»<sup>36</sup>

---

<sup>36</sup> Boff L., *Témoins de Dieu au coeur du monde*, Vendôme (France), Le Centurion, 1982, p. 246.

Ainsi, ces objectifs généraux visent plusieurs champs d'intervention. Ces derniers aideront les paysans à découvrir le monde du savoir, à voir un peu plus loin que le seuil de leur maison, à réfléchir et à penser à leur avenir qui est universellement lié à celui des autres. Il s'agit de développer chez les paysans, les facultés d'observation, d'imagination, de raisonnement et de prévoyance. On tient compte de l'importance actuelle des sciences et de la technique agricole, de la sociologie et de l'économie, de la culture et de la civilisation, de la politique et de la religion, de la communication et du loisir. Toutes ces sphères se déploient dans les activités du projet éducatif.

## ***2. Grands champs d'intervention***

### **a) Agriculture et élevage**

Madagascar est un pays à vocation agricole. Les paysans vivent des produits de la terre. Ils sont connus comme cultivateurs et éleveurs de bovins. L'école favorise le travail de la terre afin que les paysans y trouvent leur pain quotidien et leurs ressources. Pour l'amélioration de leur habitat, l'école sensibilise les paysans à la protection de leur environnement. Le programme d'enseignement doit joindre le travail manuel à toute activité de l'esprit et valoriser le sens de l'observation et l'expérimentation de l'écologie rationnelle et pratique. L'école éveille, chez les paysans, la sensibilité envers la nature et ses beautés. Ainsi, en collaboration avec les paysans, l'école doit promouvoir les moyens techniques d'exploitation agricole et d'élevage.

### **b) Évangélisation et catéchèse**

La question du salut est importante, vitale même pour les paysans qui, comme tous, aspirent au bonheur et cherchent à réussir leur vie. Car, pour le paysan, être sauvé c'est vivre une vie heureuse avec Dieu, source de toute vie et de tout bonheur. Être sauvé c'est disposer de biens pour répondre à sa situation et avoir l'assurance du lendemain pour se réaliser librement au sein de la famille, du village, etc. C'est être vraie femme ou vrai homme, paysanne ou paysan épanoui (e) dans son milieu. C'est vivre en paix, dans le respect de la dignité humaine et de ses droits fondamentaux.

Ainsi, l'école initie le paysan à la connaissance de Jésus-Christ sauveur, au style de vie évangélique, aux attitudes et aux valeurs chrétiennes libérantes. L'école révèle au paysan le Règne de Dieu dont on demande chaque jour sa venue en récitant le "Notre Père": Que ton Règne vienne! Elle aide le paysan à observer et à comprendre les obstacles qui s'opposent à la venue du Règne de Dieu. Ces obstacles sont les mêmes que ceux qui empêchent sa propre libération. Avec le paysan, l'école transforme la faiblesse de la paysannerie en force de l'Évangile c'est-à-dire en Bonne Nouvelle: la venue de Dieu jusque dans sa propre maison.

### **c) Promotion de la justice**

L'école est bien évidemment l'une des structures idéales pour enseigner et faire évoluer la promotion de la justice. L'école est considérée comme le premier lieu où doit régner la justice. Elle est

le terreau idéal où les paysans rencontrent des valeurs institutionnelles visant sans ambiguïté à traduire l'égalité et la dignité dans les relations interpersonnelles. Ces suggestions concernant la justice portent sur la façon dont les paysans sont amenés à prendre progressivement des décisions jusque dans leur propre éducation.

En effet, l'école doit offrir un modèle aux paysans pour développer une attitude à la fois critique et constructive dans la société où ils sont appelés à vivre. Il est extrêmement important pour l'école d'admettre et de favoriser l'originalité du paysan, de respecter le rythme, les qualités et les situations de chacun, d'aider à la conscientisation de la situation concrète afin de n'être plus objet de manipulation par les forces politiques et, finalement, d'aider le paysan à contrôler son destin en construisant une communauté humaine à son image.

#### **d) Promotion des familles**

L'école donne aux paysans des notions d'économie domestique, de santé et d'hygiène. Dans quelques cas, on donne des orientations sur la planification familiale. Ces activités visent en général à procurer une formation à partir de la réalité des paysans, une évolution des mentalités en même temps qu'une compétence technique. En vue d'améliorer les conditions de vie des familles paysannes, l'école organise des sessions d'animation rurale pour les parents. Cela leur permet de s'unir pour réfléchir et agir sur leur milieu.

Les sessions contribuent aussi à ouvrir un chemin pour aider les paysans à inventer une forme d'organisation socio-économique qui serait opérationnelle. Les familles d'un village, ayant toujours le sens de l'entraide, peuvent réaliser des mini-projets de développement. Par exemple, l'amélioration de l'habitat et du paysage, la maîtrise de la commercialisation des produits locaux.

#### **e) Autres activités avec tous les villageois**

L'école favorise la solidarité des villageois. Elle insiste sur leur prise de conscience, se rendant compte de la nécessité de progresser et de transformer leur situation. C'est pourquoi l'école organise avec eux la restauration des routes, la construction des puits pour avoir de l'eau potable, la construction des latrines pour améliorer les conditions d'hygiène, etc. Les villageois sont les premiers concernés quand il s'agit de promouvoir la ruralité. Ils se libèrent de la misère dans la mesure où ils participent aux différentes activités qui permettent tant aux personnes qu'aux familles de répondre à leurs besoins économiques, culturels ou de santé.

En conscientisant les habitants du village, l'école les rend attentifs à leur situation de pauvreté. Ils peuvent discerner toute forme de progrès qui vient de l'extérieur ainsi que certains éléments de la tradition ancestrale qui les enferment sur eux-mêmes. Cela exige parfois un changement de mentalité, de manière d'agir. Finalement, il revient aux paysans de faire une demande d'aide en fonction de leur besoin, de leur projet qui doit être

l'expression positive et concrète d'une nouvelle manière d'être. Tout cela soulage leur peine et procure une raison de vivre et d'espérer.

Ces grands champs d'intervention, en Amérique latine, s'articulent facilement avec les pratiques de libération. Ils aident les pauvres et les opprimés à passer d'une situation aliénante à une situation libérante. Car le processus de libération est étroitement lié à leurs conditions de vie. Ce n'est pas en dehors de leur existence humaine que la libération doit s'effectuer mais au coeur même de leurs réalités. De même, pour Jean-Baptiste De la Salle, l'école s'incarnant dans le milieu des pauvres, doit répondre à leurs besoins quotidiens. Elle arrache les pauvres à l'aliénation de l'ignorance, à l'oppression de toutes sortes.

«Il fait de l'école pour la vie des enfants pauvres. S'il enseigne la lecture, il fait lire en français des imprimés et des manuscrits. S'il enseigne à calculer, il utilise de jetons et de monnaies. Dans une classe d'écriture, il fait copier des choses dont les enfants auront besoin dans la suite, comme sont des quittances, des contrats de notaire, des procurations, des procès-verbaux, etc.»<sup>37</sup>

Vu ces diverses activités, nous voyons que la nouvelle école ne se limite pas uniquement à l'enseignement des jeunes. Elle intègre aussi la formation des adultes qui ne sont pas directement concernés par elle. Plus exactement, la situation de cette école, sa responsabilité par rapport à l'ensemble de la société rurale est à bien considérer. Pour que cette école soit en fonction de la vie des

---

<sup>37</sup> Sauvage M., Campos M., *Jean-Baptiste De La Salle - Annoncer l'Évangile aux pauvres*, Paris, Beauchesne, 1977, p. 279.

paysans et de leur développement, des transformations et des réformes profondément novatrices doivent être entreprises. Voici ce qui concerne l'organisation et le déroulement de l'école.

### **3. Organisation et déroulement**

#### **a) Admission à l'école**

D'une part, nous admettrons des jeunes qui ont fait toutes les études primaires, et ce qui serait mieux, quelques années d'études secondaires. D'autre part, nous recevrons aussi des adultes désirant suivre des sessions spéciales sur la promotion humaine. Ces sessions seront données périodiquement, en dehors des temps scolaires.

#### **b) Durée**

Une année au moins ne serait pas de trop pour la préparation et la mise en marche d'une telle école qui s'ouvrira sur un long terme. Cette préparation concerne le matériel, mais surtout la direction et le corps enseignant adéquats. Le calendrier scolaire sera établi en fonction de la saison des pluies (novembre, décembre, janvier) pendant lesquelles les paysans sont en plein travail de la plantation du riz. Les trimestres seront fixés ainsi:

Premier trimestre: février-mars-avril

Deuxième trimestre: mai-juin-juillet

Troisième trimestre: août-septembre-octobre

Grandes Vacances: novembre-décembre-janvier

-----  
 Horaire journalier: matin: cours théorique  
 après-midi: pratique

-----  
 Durée de la formation: trois à quatre ans

### **c) Lieu**

Pour la première école, nous avons déjà choisi le Centre de promotion rurale le plus accessible aux paysans. Ce Centre est implanté à Analabe-Ambositra, à 250 km environ au sud de la capitale Antananarivo.

### **d) Budget de fonctionnement**

L'école vivra financièrement de l'entraide et de la solidarité des différents groupes, des communautés locales et des organismes d'aide internationale. La congrégation des Frères, le service du développement social du diocèse et des bénévoles s'intéressent au développement rural. Les familles des jeunes collaborent par l'apport alimentaire dans la mesure de leurs possibilités. Les organismes d'aide internationale financent les projets de développement en monde rural. Ainsi, chaque année, un rapport des dépenses et du budget prévisionnel pour diverses actions menées par l'école sera présenté aux organismes qui la financent.



À son époque, Jean-Baptiste De La Salle combattait pour la gratuité de l'école à la portée des pauvres. Cette gratuité était un des moyens d'atteindre les pauvres effectivement. Pour le financement de son école, il faisait appel aux autorités de l'Église et de l'État, même qu'à des personnes désireuses de consacrer une partie de leur fortune pour contribuer aux oeuvres de charité, particulièrement à l'éducation des enfants pauvres.

«En constatant comment c'est le souci de répondre aux besoins des pauvres qui détermina Jean-baptiste De La Salle, en rappelant comment ce souci l'amena à combattre pour la gratuité absolue de ses écoles, nous pourrons mieux comprendre son enseignement sur la signification évangélique de la gratuité.»<sup>38</sup>

#### **e) Matériel**

Nous utiliserons les locaux du Centre de promotion rurale déjà existants: salles de cours, bureaux et maison des Frères qui seront responsables permanents de l'école et qui vivront au milieu des paysans. Le logement et l'outillage seront fournis par la congrégation des Frères. L'hébergement des jeunes ruraux est à construire. Ce dernier est un projet de construction que nous allons présenter à SECOLI (service de coopération lasallienne internationale) dont le siège est à Rome, pour lui demander son financement. Présentons ici ce projet comme modèle de demande d'aide aux organismes internationaux.

---

<sup>38</sup> Ibid., p. 252.

## **f) Projet “hébergement des jeunes ruraux”**

### **f-1) Motifs**

Dans la région d'Ambositra, bien que la moitié environ des paysans fréquentant le Centre devenu École demeurent à proximité, l'autre moitié se trouve à dix heures et plus de marche. D'où la nécessité d'un centre d'hébergement des jeunes ruraux. Perdus au milieu des montagnes et des ravins, ces jeunes n'ont pas d'école au-delà du niveau primaire. Ils n'ont aucune possibilité de continuer à s'instruire, faute de moyens pour se rendre dans les villes pourvues d'établissements scolaires.

Pour remédier à ce problème, à partir de l'année 1998-1999, les Frères des écoles chrétiennes ouvriront une école pour les jeunes ruraux disposés à poursuivre une formation qui leur procurera un perfectionnement personnel, familial et communautaire. Le projet “hébergement des jeunes ruraux” vise à rendre possible la poursuite de ce service indispensable.

### **f-2) Objectifs du projet**

Le centre d'hébergement permettra aux jeunes ruraux souffrant de la pauvreté de trouver auprès des Frères, leurs éducateurs:

-**Un foyer** qui leur offre hébergement, nourriture, soins de santé et une atmosphère chaleureuse et fraternelle.

-**Une école** conçue, créée et gérée par les ruraux, chose nouvelle pour eux qui leur fournira valeurs et expériences et leur permettra de se réaliser comme personnes conscientes de leur propre dignité et de leur devoir de partager avec les leurs, la formation qu'ils y auront reçue.

-**Une ferme** expérimentale qui, en plus de servir à la formation des jeunes pour leurs travaux pratiques agricoles et d'élevage, sera un centre de production qui leur permettra de contribuer à leur entretien.

Pour le moment, nous partageons avec les paysans ce que nous avons, ce qui est très limité. Dès que le don sollicité nous parviendra, nous pourrons envisager la gestion de l'ensemble de l'école par année scolaire. Le montant de ce projet a été étudié sur place avec un comité de gestion formé de représentants des paysans, des Frères et d'un expert en la matière.

### **f-3) Responsables du projet**

Les premiers responsables du projet sont le directeur de l'école au nom de la congrégation des Frères des écoles chrétiennes et le comité des paysans de la région d'Ambositra. Personnellement, j'assure l'acheminement du dossier de ce projet auprès de l'organisme approprié. Je fais la coordination entre les paysans et les autorités ecclésiastiques et gouvernementales pour le consentement du projet de développement. Tel est, en général, le contenu du projet de demande d'aide que nous adressons aux différents organismes internationaux.

Pour élaborer un projet, nous prévoyons avec les paysans au moins trois réunions. Pendant la réunion, notre rôle n'est pas d'apporter des réponses quasiment toutes faites, mais d'aider les paysans à réfléchir, à discuter, à s'exprimer et surtout à prendre des décisions raisonnables avec eux. Et tout cela doit aboutir à la rédaction du projet dont je suis le traducteur dans la langue de l'organisme à qui on s'adresse.

Tout projet est soumis aux autorités locales pour faire l'objet d'une évaluation. Le Diocèse, l'État, la Congrégation des Frères et surtout le groupe des paysans sont concernés. L'évaluation est une affaire de tous et implique tout le monde. Elle aide à mieux comprendre la vocation de l'école en monde rural. Elle permet d'améliorer les méthodes de travail, de maîtriser les stratégies d'intervention, de saisir les nouvelles manières de réfléchir et d'agir de tous les intervenants qui veulent changer le monde rural par le service éducatif.

L'esprit de solidarité et de service nous anime dans la réalisation de tout projet de développement. Cet esprit a déjà fait ses preuves en Amérique latine. Les religieux et les religieuses latino-américains ont opté pour les pauvres et les opprimés. Leur mission est de les servir gratuitement. Ils vivent avec eux et pour eux. Ils se solidarisent avec ceux et celles qui sont socialement pauvres. Cette solidarité exige d'eux une attitude de pauvreté et de partage.

«Partager les biens n'est pas le geste originaire. Cela doit être le résultat d'une conversion d'attitude, de la

solidarité avec les pauvres et les marginaux. De l'importance de cette solidarité dépendra aussi le détachement des biens matériels.»<sup>39</sup>

Cette solidarité avec les pauvres, Jean-Baptiste De La Salle la considère comme union entre les enfants de Dieu, comme fraternité à l'égard de nos frères et soeurs, les humains, tout particulièrement, des plus abandonnés, des plus pauvres. L'engagement pour le service éducatif des pauvres manifeste, pour De La Salle, la concrétisation du sens profond de la solidarité. Il revient plus fréquemment sur ce sujet, dans le but de mieux faire comprendre la gratuité scolaire en faveur des enfants pauvres. Ces derniers doivent être le centre d'intérêt de l'école tout entière. Sa pédagogie est centrée sur l'enfant pauvre et sa préparation à la vie.

#### **4. Pédagogie: le jeune, centre d'intérêt premier**

Conscients que le service éducatif des paysans, particulièrement des jeunes, consiste à les accompagner dans leur processus de formation, les éducateurs doivent à priori les connaître dans leur milieu afin de mieux répondre à leurs besoins. Ils doivent découvrir l'être culturel et religieux du jeune. Le chapitre d'observation a déjà décrit la triple réalité qui, dans la paysannerie malgache, comporte une signification particulière: une vision relationnelle du monde intégrant les vivants, les ancêtres et Dieu; un mode spécifique d'être au monde, le "Fihavanana"; un projet culturel orienté sur le sens du "Aina". Aussi, toute éducation devrait rendre le paysan capable de mieux vivre et de se mettre en

---

<sup>39</sup> Boff L., *Témoins de Dieu au coeur du monde*, Vendôme (France), Le Centurion, 1982, p. 255.

relation harmonieuse, libre et féconde avec son prochain et Dieu. Pour ce faire, l'école s'est donnée les objectifs pédagogiques suivants dont le centre d'intérêt est le jeune paysan.

#### **a) Aimer tendrement le jeune**

Le jeune est considéré comme une personne, et la pédagogie doit viser à faire de l'école une communauté éducative où le jeune est partie prenante de la marche de l'école. Le ressort essentiel de cette communauté est l'amour fraternel. L'amour de l'éducateur pour les jeunes cherche à unir la fermeté du père et la tendresse de la mère. Il s'étend à tous sans exception.

#### **b) Aider le jeune à se développer**

Par sa pédagogie, l'éducateur cherche à atteindre le jeune dans son existence concrète. Il transforme le milieu où le jeune vit pauvrement. Il l'aide à se développer et à vivre en homme ou en femme responsable. Il lui offre la possibilité d'une insertion active dans la société malgache et dans sa communauté chrétienne.

#### **c) S'éduquer les uns les autres**

Par sa méthode pédagogique, l'école constitue une communauté humaine favorisant chez des jeunes de conditions sociales et familiales différentes une "inter-éducation": compréhension d'autrui, reconnaissance mutuelle, élargissement de la conscience dans le dialogue, acceptation de l'originalité et des limites de chacun, esprit de service et amour fraternel.

#### **d) Promouvoir la liberté des jeunes**

Dans le but de traduire son caractère communautaire, l'école s'efforce de promouvoir une liberté-responsable chez les jeunes et de les amener à prendre progressivement en charge leur propre éducation. L'apprentissage de la liberté est inséparable de leur formation à la responsabilité et à la discipline. L'éducateur les incitera donc à jouer un rôle actif dans la vie même de l'école, dans la discipline et dans le travail. Que le jeune devienne une personne proactive qui prend la responsabilité de sa vie!

#### **e) S'ouvrir à Dieu**

Par une catéchèse liée à la vie, l'éducateur doit manifester que l'humain ne s'achève qu'en se dépassant et en s'ouvrant au Dieu de Jésus-Christ. L'éducateur doit témoigner au jeune de la présence consciente et efficiente du Christ qui est la norme d'une connaissance nouvelle. Le Christ se pose à la fois comme fondement du devenir de la personne, de l'humanité et de la création. Cette transformation dans et par le Christ, on peut l'appeler, en monde rural, une "christification" de l'existence et du "Aina"; c'est-à-dire un devenir de l'être paysan dans un nouvel ordre de "relation-Aina" en Christ.

#### **f) Évaluation du jeune**

D'abord, le jeune lui-même doit pouvoir s'évaluer. En fonction d'un dynamisme personnel, il importe que chaque jeune évalue systématiquement son processus de formation en vue de sa

vie future. Le projet personnel prend au cours de cette étape un relief particulier. Des simples moyens comme le test de connaissance, le contrôle pratique ou l'entrevue personnelle fournissent à chaque jeune l'occasion d'une évaluation personnelle continue du processus dans lequel il se trouve engagé.

Puis, la communauté éducative doit elle-même s'évaluer en fonction du jeune. Son projet éducatif prévoit des évaluations périodiques d'elle-même et de l'éduqué. Évaluations, non seulement sur le vécu professionnel des enseignants, mais aussi sur l'évaluation de l'enseigné. Alors, on donnera au jeune l'occasion d'échanger avec des enseignants qui jouissent de sa confiance et d'écouter de sa bouche ce qu'il ressent dans le processus qu'il vit à l'école. À son tour, la communauté éducative lui fait part également de ses appréciations et de ses suggestions.

L'esprit de service anime tous les éducateurs. Ils vivent avec les jeunes, ils établissent avec eux des relations humaines qui ne sont pas celles du maître à l'esclave. Même s'il y a un maître et un élève, celui-là est serviteur de celui-ci. Aussi, ensemble, ils renouvellent chaque jour l'expérience de l'estime, de la confiance et du respect.

Par conséquent, travailler à l'éducation du paysan, c'est valoriser ses valeurs humaines. Cela nous conduit à nous ouvrir davantage à l'influence de sa culture, à ses formes de communication, à ses rites de prières, etc. Chaque enseignant fait donc de sa matière à enseigner, un lieu de dévoilement des



ressources humaines où le jeune peut en tirer profit, où il peut reconnaître Dieu participant à l'oeuvre d'éducation libératrice.

Personnellement, je m'occupe de la catéchèse et de la préparation du baptême des catéchumènes. Je les accompagne dans leur cheminement qui dure 2 à 3 ans suivant la maturité humaine et chrétienne du sujet. Je leur donne des entretiens suivis de partage en groupe sur la vie humaine et chrétienne. Je les sensibilise à prendre conscience de leur situation, les aide à découvrir les valeurs de la culture malgache et les initie à la vie chrétienne. Avec eux, je vais à la rencontre de leurs familles. Je prends contact avec elles, pour écouter leurs joies et leurs soucis et partager ce que je fais avec leurs enfants à l'école. En guise d'illustration, vous trouverez en annexe le récit d'une intervention vécue. Elle concerne les rites du baptême des jeunes catéchumènes. Ces rites sont vécus selon la culture des paysans. Ils y participent activement.

### ***5. L'impact de la formation sur le milieu***

Rendus à l'âge adulte, les jeunes entrent dans les groupes de parents par la cérémonie d'intégration et de responsabilisation. Nous faisons la même chose pour les jeunes terminant leur formation. Ainsi, l'ancien des anciens exhorte ces jeunes à respecter et à exécuter la charte de la communauté villageoise. Ils deviennent responsables de la bonne marche de la vie du "Fokonolona". L'ancien leur souhaite la sagesse et l'amour, la force et la tenacité de travailler à l'épanouissement du "Aina" qu'ils ont

hérité de leurs ancêtres. Alors, toute la communauté villageoise fait mémoire de son existence humaine en accueillant ces jeunes comme des adultes responsables du “Aina” commun. Tout ce qu’on fait pendant cette fête favorise le “Fihavanana”, les liens de la personne avec tout son entourage. Chaque personne voit donc dans ses liens l’épanouissement de son propre “Aina”.

Chaque jeune vit l’éducation humaine et chrétienne reçue à l’école dans la réalité quotidienne. Il devient responsable de sa communauté ecclésiale au sein du “Fokonolona”. Il contribue à rendre réaliste et personnel son engagement baptismal. En échange, le jeune peut compter sur sa communauté ecclésiale. Elle a le devoir de l’aider, de le soutenir. Car l’engagement au baptême a aussi une dimension communautaire qui le rend responsable et qui en fait la force.

L’adhésion au Christ incite les jeunes, sortant de l’école, à vivre et à penser leur foi dans la perspective d’une tâche collective à l’échelle du développement rural. Ils se réunissent périodiquement avec les responsables directs de l’école afin de programmer leur action, de réfléchir sur leur efficacité et d’approfondir le sens chrétien de leurs engagements et du développement en monde rural.

Au cours de leurs réunions, les jeunes cherchent des proverbes malgaches qui permettraient de mieux sensibiliser les paysans, de motiver davantage le lancement d’un projet. Citons, par exemple, “Izay mitambatra vato izay misaraka fasika”. (mot-à-mot:

«ceux et celles qui s'unissent font bloc de pierre et deviennent forts, mais ceux et celles qui se désolidarisent, s'éclatent, deviennent sable mouvant»). Dans le même sens, ces jeunes étudient le "Kifanomba" (mot-à-mot: «la manière des ancêtres de labourer les champs ensemble»). Ils y retrouvent la dynamique des paysans de travailler en collaboration les uns avec les autres.

Ces jeunes deviennent donc les promoteurs des projets et les antennes-relais du développement pour les autres jeunes. Ici, le rôle des responsables directs de l'école consiste à aider chaque communauté villageoise à percevoir les incidences des choix possibles et à opérer ces choix, que ce soit au niveau technique, économique, social ou religieux. Bien souvent, les manières de faire traditionnelles s'opposent aux innovations, mais, avec l'aide des jeunes leaders, beaucoup des paysans s'ouvrent de plus en plus à de nouvelles techniques d'approches pour l'amélioration de leurs conditions de vie.

Tout cela explique la collaboration étroite entre les agents de l'éducation et du développement: parents, enseignants, jeunes, etc. Car le travail d'humanisation ne peut être que le résultat d'un ensemble de bonnes influences sur la totalité de la vie humaine. Aussi, tous et chacun peuvent fournir à l'école l'apport irremplaçable de leur connaissance et participer activement à l'éducation libératrice du jeune.

Résumons-nous. Au cours de notre intervention, nous avons eu le souci de bien faire fonctionner notre école en faveur des

paysans aussi bien des jeunes que des adultes. C'est une école où le paysan est accepté et reconnu tel qu'il est. Ont contribué à le façonner sa famille, ses talents naturels, ses limites, ses fréquentations, mais aussi le contexte culturel et religieux, les conditions sociales, politiques et économiques dans lesquelles il a vécu et vit encore. Tout cela constitue en fait son être original et dicte ses besoins.

La dynamique de notre intervention a été organisée autour des trois questions suivantes qui s'appellent l'une l'autre et qui demeurent le moteur de notre école: quel type d'homme et de femme voulons-nous former en monde rural? Quel type de société voulons-nous promouvoir dans notre école? De quels moyens disposons-nous et avec qui pouvons-nous travailler pour réaliser les objectifs de notre école? Ces questions sont basées sur la vie de l'école et celle du milieu où elle est implantée, sur l'expérience des éducateurs et celle des gens de la région, sur la connaissance des jeunes de la région et l'ouverture au monde d'aujourd'hui.

Enfin, fidèles à notre mission éducative, nous ne cessons de nous interroger avec réalisme sur nos carences et sur nos possibilités. Cela nous fait entrer plus avant dans la pastorale de l'Église, dans l'effort qu'elle accomplit pour lier l'annonce de Jésus-Christ et le développement intégral de l'humain. C'est dans cette ligne que nous allons entreprendre maintenant le travail de la prospective.

## CHAPITRE VI

### **VERS UNE PAYSANNERIE NOUVELLE**

Dans le chapitre d'intervention, nous avons démontré que l'éducation humaine et chrétienne par l'école constitue une oeuvre de développement et de libération pour les paysans. Ils deviennent les promoteurs de leur milieu, ils le construisent à partir de ce qu'ils sont, ils s'enracinent dans leur identité tout en étant ouvert au changement. Dans le dernier chapitre de ce mémoire qui est une réflexion sur le nouveau paysannat, nous analyserons les répercussions concrètes de notre projet d'intervention. Cela nous permettra de ressaisir la dynamique fondamentale de notre nouvelle pratique. Et puis, ce travail de prospective nous amènera à donner le sens et les possibilités d'ouverture vers une paysannerie nouvelle où la libération du paysan trouvera son plein sens dans l'ouverture à un Dieu proche de la vie.

D'abord, nous allons mettre en relief la prise de conscience existentielle de la pauvreté et de l'oppression des paysans. Ensuite, nous verrons que cette conscientisation incite l'engagement personnel et communautaire impliquant les paysans eux-mêmes et qu'enfin, en tenant compte de l'avenir des paysans, cette prise de conscience nous demande de bien considérer l'inculturation de l'Évangile comme condition nécessaire à leur développement intégral.

### ***1. La prise de conscience de la pauvreté et de l'oppression***

Dans le chapitre concernant les enjeux du développement en monde rural, nous avons mentionné une préoccupation majeure de l'État révolutionnaire pour le développement des paysans. Pour y arriver, il a établi son programme d'action pour la population rurale, tels que l'organisation des coopératives, la conscientisation et la mobilisation, l'enseignement et l'éducation, l'amélioration de l'agriculture et de l'élevage. Ce projet est à la portée des paysans.

Toutefois, la confrontation des intentions premières à leur application concrète dans la réalité des paysans montre que la révolution n'a pas relevé son propre défi. La situation va de mal en pis. Les causes de ce mal-développement se trouvent autant dans des structures révolutionnaires que dans des croyances ancestrales. Nous avons parlé du pouvoir dominateur, de l'exploitation du paysan, du projet éducatif manqué, de l'emprise de certaines croyances traditionnelles. Tout cela enfonce les paysans dans des conditions inhumaines. La révolution est loin d'avoir conduit les paysans au mieux-être; elle en a fait plutôt des opprimés et des sous-développés.

Bien des questions se sont posées et se posent encore aujourd'hui sur le développement de la ruralité. L'interprétation socio-culturelle et théologique du drame vécu nous a amené à dénoncer la pauvreté et l'oppression comme phénomènes sociaux d'une part, et, d'autre part, à annoncer le développement et la libération comme vocation de l'humain s'identifiant au Christ.

Par conséquent, pour intéressante que semble notre action éducatrice auprès des paysans, il faut que chaque paysan soit, à priori, conscientisé, et arrive à dire: «Izaho tantsaha, mahatsapa fa mahantra sy voageja.» (mot-à-mot: «moi, paysan, je me rends compte de ma situation de pauvreté et d'oppression»). Puis, notre action libératrice doit aussi développer les facultés de penser, de juger et d'agir de chaque paysan conscient de sa situation inhumaine. «Amin'izao fahantrana sy fangejana ahy izao dia mahatsapa fa afaka manavotra ny tenako raha misy mpanampy.» (mot-à-mot: "«de cette pauvreté, de cette oppression, moi, paysan, avec l'aide de quelqu'un efficace, je veux et je peux me libérer»).

Ce processus de libération suppose une dialectique. D'abord, une attitude critique face aux structures qui déshumanisent, puis une détermination de bâtir des structures qui humanisent. Car, c'est seulement ceux et celles qui dénoncent et annoncent, ceux et celles qui sont engagés en permanence dans un processus radical de transformation du monde qui peuvent être des personnes proactives, des prophètes.

## ***2. L' indispensable engagement personnel et communautaire***

L'État révolutionnaire n'a pas répondu aux besoins et aux aspirations des paysans. À notre tour, nous essayons de relever le défi par le service éducatif des paysans. Pour cet effet, une école est mise sur pied. Elle se veut un lieu de vie, de rencontre, de dialogue avec les paysans ainsi que d'analyse critique de leur situation et d'ouverture au progrès de la vie moderne. Elle accueille

chaque paysan tel qu'il est. Elle entretient une attitude de respect de la culture paysanne, attitude qui trouve son inspiration dans les valeurs culturelles malgaches tels que, le "Aina", le "Fihavanana", le "Fokonolona". L'école répond gratuitement aux besoins des paysans, tel que le besoin d'être instruits et éduqués, le besoin d'être heureux et de vivre une vie décente, le besoin d'affermir leur foi, etc. Elle ne peut qu'être ouverte à toute la communauté villageoise.

Celle-ci, la communauté villageoise, se constitue des paysans et des paysannes adultes du même village. Elle doit se réunir, elle fait des réflexions, elle prend des décisions qui engendrent la cohésion des membres et le développement du groupe et du village. En effet, chaque membre doit agir et s'engager à chaque prise de décision. Chaque communauté villageoise est donc appelée à gérer un projet de développement approprié dans son secteur.

Avant la réalisation d'un projet, la communauté villageoise réfléchit sur le projet. Elle doit se persuader que le processus engagé pour arriver à des décisions débouchant sur l'exécution du projet est aussi important que les résultats. Puis, il est indispensable qu'elle évalue tous les travaux réalisés aussi bien qualitativement que quantitativement. L'existence des diverses communautés permet de créer des structures de développement de telle sorte que l'on puisse envisager des actions plus vastes, faire face à des problèmes cruciaux de la région, voire de la nation.



Avec la révolution, les paysans ont vécu une forme de coopérative dans chaque "Fokontany" (regroupement forcé des communautés villageoises). Mais elle n'a pas eu de succès. Nous avons évoqué les causes de l'échec de cette coopérative dans le chapitre des enjeux du développement. Par contre, la communauté villageoise dont nous parlons ici n'est pas une coopérative avec toutes ses structures. Elle est tout simplement soutenue par les forces ancestrales et par la solidarité pour effectuer des actions communes et consenties au sein d'un village. Vue ainsi, la communauté villageoise suppose, dans un engagement personnel, une répartition des tâches. Chacun est motivé parce qu'il est valorisé et conscient de son apport constructif au sein du village.

Nous voulons donc dépasser la simple vulgarisation agricole, indispensable mais élémentaire, pour nous acheminer, plus largement, vers l'auto-promotion rurale communautaire. La base demeurant le développement par l'agriculture et l'élevage, mais en promouvant un développement global. Avec le suivi de l'école, les paysans sont alors à même de répondre à leurs besoins en s'ouvrant à des structures de développement plus complexes. Le spectre d'action s'élargit pour donner les moyens de créer un processus de développement collectif.

Par ailleurs, nous recevons des aides pour financer des initiatives nouvelles. Ces aides sont des moyens de soutenir ce qui se fait concrètement en monde rural. Elles sont des signes d'un engagement dans le combat pour la libération intégrale du paysan.

Elles sont aussi une traduction de la solidarité entre ceux et celles qui donnent et ceux et celles qui reçoivent.

Cette entraide, qui origine souvent des milieux chrétiens, n'est pas donnée au nom d'un simple humanisme, elle traduit l'acte de charité, l'amour du pauvre. Plus les chrétiens pratiquent l'acte de charité, plus ils découvrent une réalisation croissante de l'unité où s'affirme, en paroles et en faits, que l'humanité est une, née d'un même Père, ainsi que nous y invite l'Évangile.

### ***3. Inculturation de l'Évangile: condition nécessaire à un développement intégral***

Notre insertion en monde rural nous amène à repenser la religion chrétienne, dans le contexte de la philosophie des paysans malgaches, au coeur de leur vie, de leur histoire et de leur culture. Et puis, leur éthique, leur conscience, leur sensibilité ont également besoin de s'affirmer et doivent être évaluées à la lumière de l'Évangile. Ce travail d'inculturation est une mission importante en monde rural. Aussi, un pressant devoir nous incombe si nous voulons que les paysans n'aient point une vision superficielle du christianisme et qu'ils considèrent l'Évangile comme référence première de leur développement et à leur libération.

Ici, nous entendons par inculturation le fait que l'Évangile vient imprégner la culture rurale en la parachevant, en lui donnant une nouvelle plénitude humaine. En tant que Parole divine, levain par excellence de l'humanisation, l'Évangile fait épanouir, aussi pleinement que possible, la culture des paysans, en valorisant ce

qu'elle contient déjà de dynamisme évangélique et en développant des dimensions nouvelles d'humanité dans le Christ.

C'est ainsi que l'Évangile provoque des réactions existentielles jusque dans les convictions les plus profondes du paysan. Celui-ci repense sa vision du monde, ses croyances et ses pratiques d'une part, et, d'autre part, il se convertit aux nouvelles manières de vivre, sollicitées par l'adhésion de foi au Christ. En réalité, l'inculturation de l'Évangile relève de la responsabilité même des paysans. Elle ne peut s'imprimer dans la mentalité, la vie et le quotidien des paysans sans leur accord et sans leur participation active. Les chrétiens malgaches ont donc le devoir de porter l'Évangile dans les circonstances difficiles de leur vie, dans les conditions journalières de travail, dans les fêtes ou les deuils en famille, au village, etc. Sur cette façon de vivre l'Évangile repose, en monde rural, le développement d'une communauté ecclésiale vivante.

Pour que l'Église acquière de la crédibilité, il ne faut plus qu'elle apparaisse comme une importation étrangère. Cette reprise en main s'inscrit dans un double mouvement: le retour aux sources et l'ouverture aux autres.

Le retour aux sources: l'Église de Madagascar devra retrouver le dynamisme vital des cinq premiers siècles du christianisme. C'est-à-dire une Église qui assume l'identité du peuple qui la compose et qui croit dans sa culture et son histoire propres. Plutôt que répéter et reproduire, elle s'enrichit et se distingue.

L'ouverture aux autres: les diverses Églises du pays et celles des autres pays exercent les unes sur les autres une influence réciproque. Elles se rassemblent et se mêlent dans des unités plus grandes d'affinités culturelles, théologiques et pastorales. Il en est ainsi de la position des Églises à Madagascar sur le problème du mariage mixte, du mouvement oecuménique, etc. Ces Églises échangent, comparent, se concertent ou intègrent leurs différentes réalités, leurs expériences, leurs orientations, leurs réflexions et même leurs façons de faire.

C'est dans ce double mouvement que devrait s'inscrire le processus d'inculturation. Ce dernier est une recherche sur la façon appropriée de vivre l'Évangile aujourd'hui en monde rural, à Madagascar. Dans cette recherche, on ne légifère pas de manière uniforme, mais on tient compte de l'énorme différenciation des Églises et des situations dans lesquelles vit le peuple de Dieu. Ainsi, les responsables des Églises sont plus que jamais appelés à jouer un rôle décisif pour déterminer de façon adéquate l'évangélisation et l'action pastorale des grandes unités socio-culturelles, à partir de la perception et de l'intelligence de la réalité du pays.

Peut-être n'est-il pas inutile de dire ici que, dans le processus d'inculturation, il faut éviter une triple illusion. Premièrement, croire qu'une inculturation puisse être définitive, complète, achevée, alors qu'elle est une insertion dans une culture vivante, en mouvement, en devenir. Deuxièmement, croire à des cultures isolées, chimiquement pures, alors qu'aujourd'hui on parle de plus en plus d'une culture mondiale. Les sociétés et les cultures

comme les personnes sont appelées à s'ouvrir et à communiquer entre elles. Troisièmement, croire qu'il puisse y avoir une culture chrétienne, c'est-à-dire une adéquation parfaite entre la foi chrétienne et une culture donnée. Il est peu probable qu'une société vive en parfaite conformité avec les valeurs évangéliques. L'Évangile transcende les cultures, il porte sur elles un regard critique: il les appelle à l'épanouissement parfait de toute l'humanité.

En somme, l'accueil de l'Évangile entraîne une transformation libératrice de la paysannerie malgache. Jésus-Christ devient le premier agent de la nouvelle ruralité. En matière de vie terrestre, Jésus-Christ, était dans ce monde, l'homme d'une culture, d'un peuple, d'une société, d'un village et d'une famille. Mais, en matière d'oeuvre qui est la rédemption, Jésus-Christ mort et ressuscité se pose comme le devenir de l'humanité et de la création entière.

«Si quelqu'un est dans le Christ, il est une nouvelle créature.» (2Co 5, 17)

## CONCLUSION

Notre mémoire nous a invité à aller à la rencontre des paysans, acteurs de notre pratique, pour mieux voir, comprendre et agir avec eux. Nous avons donc quitté la ville pour nous faire paysan avec les paysans. Nous les avons écoutés et avons dialogué avec eux. Nous nous sommes enraciné dans leurs us et coutumes, dans leur culture pour apprendre quelque chose de neuf, pour voir les besoins du milieu, de façon à pouvoir tenter d'y répondre pertinemment et d'y trouver les énergies nécessaires aux interventions efficaces. En effet, nous sommes avec eux et pour eux. Nous avons renoncé à une vie confortable pour vivre une situation de pauvreté et nous la vivons encore afin de participer à leur plein développement.

Nous avons observé et interprété les réalités des paysans à la lumière de référents théologiques qui parlent de notre foi: l'Évangile et la vie du fondateur de notre communauté religieuse. Nous avons discerné en toute situation malheureuse et en toute personne pauvre, un signe et un appel de Dieu à porter témoignage et à travailler à la libération indispensable au Royaume. Nous avons dû être réaliste et prophétique dans notre action d'observation et d'interprétation. Réaliste, dans le sens que les moyens choisis pour notre projet d'intervention doivent tenir compte de la situation réelle. Prophétique, dans le sens de l'authenticité et de l'esprit de décision à prendre devant la situation de cette masse paysanne,

“sans-avoir, sans-savoir et sans-pouvoir”. Seule, elle ne peut pas s'affirmer, elle est trop opprimée par des structures aliénantes. C'est au coeur de cette inhumanité des paysans que nous avons compris l'espérance chrétienne. C'est encore cette espérance qui nous interpelle chaque jour à agir pour que les paysans deviennent des humains libérés.

Après avoir profondément réfléchi sur le drame de notre pratique, nous sommes convaincu que la création d'une école en faveur des paysans est un moyen efficace pour leur plein développement humain. Cette école a sa finalité bien précise: faire advenir le Royaume de Dieu dans le monde paysan; étendre ce Royaume jusque dans le macro-milieu que nous avons décrit. Le faire par l'éducation humaine et chrétienne caractérise notre approche spécifique.

Enseigner la science profane et religieuse aux paysans, voilà l'objet de notre intervention. Cet enseignement doit être fait d'une façon remarquable afin de permettre aux paysans d'atteindre leur plein potentiel et un statut réel de citoyens et de chrétiens. L'école ne peut rien faire sans la communauté éducative constituée par les élèves, les enseignants, les parents et toutes les autres personnes qui s'engagent résolument dans l'éducation des paysans. La communauté éducative participe à l'analyse, à l'évaluation et à l'amélioration de la situation actuelle de sous-développement.

Annoncer l'Évangile aux paysans, c'est construire l'Église malgache, c'est projeter la Bonne Nouvelle dans l'histoire future de

la société rurale. Pour que cela arrive, il faut que les paysans s'engagent à la construction d'un monde meilleur, économiquement productif, politiquement mûr et spirituellement ouvert à la rédemption.

Enfin, tout cela exige, d'une façon permanente, une conscientisation personnelle et collective afin que les paysans deviennent vraiment les premiers responsables de leur propre développement. Le paysan, conscient de sa dignité humaine, exerce sa liberté, joue un rôle actif et aide les autres à progresser dans un authentique développement. Non pas comme des objets ou des récepteurs passifs mais comme des sujets qui prennent des initiatives, décident librement, partagent les responsabilités et collaborent activement en vue de réaliser le rêve de Dieu où toutes les créatures nouvelles seront récapitulées dans et pour le Christ.



## BIBLIOGRAPHIE

- BLOT, B.**, *L'Église catholique à Madagascar*, Tananarive, Imprimerie catholique, 1961.
- BOFF, L.**, *Témoin de Dieu au coeur du monde*, Vendôme (France), Édition Le Centurion, 1982.
- BOYE, F.**, *Le problème du mal*, Paris, Édition Desclée, 1979.
- Concile Vatican II**, *Déclaration sur l'éducation chrétienne*, Rome 28 Octobre 1965.
- Conférence épiscopale de Madagascar**, *Église et Société à Madagascar*, Antananarivo, Édition Antanimena, 1989.
- COSMAO, V.**, *Changer le monde*, Paris, Cerf, 1985.
- DAREY, J.**, *Cent années de rivalité, l'affaire de Madagascar*, Paris, Librairie académique Perrin et Cie, 1908.
- DESROCHE, H.**, *L'homme et ses religions*, Paris, Cerf, 1972.
- DENTIN, P.**, *Quel christianisme pour demain?*, Paris, Cerf, 1983.
- DUBOIS, R.**, *Olombelona, Essai sur l'existence personnelle et collective à Madagascar*, Paris, Édition l'Harmattan, 1978.
- DUBOIS, R.**, *Ny Fitohizantsika amin'Andriamanitra, (Nos liens avec Dieu Créateur)*, Fianarantsoa, Édition Ambozontany, 1969.
- DURAND, A.**, *La cause des pauvres*, Paris, Cerf, 1991.
- FIÉVET, M.**, *École, mission et l'Église de demain*, Paris, Cerf, 1969.
- Frères des Écoles Chrétiennes**, *Règle des Frères des Écoles chrétiennes*, Rome, Procure, 1987.

**GERMAINE, E.**, *Langage de la foi à travers l'histoire*, Paris, Édition Fayard-Mame, 1972.

**Gouvernement socialiste malgache**, *Charte de la révolution socialiste malgache*, Antananarivo, Imprimerie d'Ouvrages Éducatifs, 1975.

**GUIBERT, J.**, *Histoire de saint Jean-Baptiste De La Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes*, Paris, Édition Mame, 1901.

**GUTIÉRREZ, G.**, *La libération par la foi*, Paris, Cerf, 1985.

**HUBSCH, B.**, *Madagascar et le Christianisme*, Fianarantsoa, Édition Ambozontany, 1993.

**ILLICH, I.**, *Une société sans école*, Paris, Édition le Seuil, 1971.

**JEAN Paul II**, *Sollicitudo Rei Socialis*, Encyclique, 15 mai 1987.

**JULIO DE SANTA, A.**, *L'Église de l'autre moitié du monde*, Paris, Édition Karthala, 1981.

**JUNGMANN, J.**, *Catéchèse, objectifs et méthode de l'enseignement religieux*, Bruxelles, Édition de Lumen Vitæ, 1955.

**LUPO, P.**, *Église et décolonisation à Madagascar*, Fianarantsoa, Édition Ambozontany, 1975.

**MANARANCHE, A.**, *Quel salut?*, Paris, Édition le Seuil, 1969.

**MBILI, J.**, *Religions et Philosophie africaines*, Yaoundé, Cameroun, Édition Clé, 1972.

**RABEDIMY, J.**, *Essai sur l'idéologie de la mort à Madagascar*, Paris, Édition le Sycomore, 1979.

**RAHAJARIZAFY, A.**, *Filozofia malagasy, (Philosophie malgache)*, Antananarivo, Imprimerie catholique, 1963.

- RAHARILALAO, H.**, *Église et Fihavanana à Madagascar*, Fianarantsoa, Édition Ambozontany, 1991.
- RAJAONA, S.**, *Aspects de la psychologie malgache*, Paris, Édition Cujas, 1963.
- RANDRIANARISOA, P.**, *La diplomatie malgache face à la politique des grandes puissances (1882-1895)*, Antananarivo, Édition Loterana, 1970.
- RAMANANDRAIBE, L.**, *Le livre vert de l'espérance malgache*, Paris, Édition l'Harmattan, 1987.
- RANDRIANTSALAMA, A.**, *Jesoa Kristy eto Madagasikara, (Jésus-Christ à Madagascar)*, Antananarivo, Imprimerie catholique, 1982.
- SANON, A., LUNEAU, R.**, *Enraciner l'Évangile*, Paris, Cerf, 1982.
- SHORTER, A.**, *Théologie chrétienne africaine*, Paris, Cerf, 1980.
- SAUVAGE, M., CAMPOS, M.**, *Jean-Baptiste De La Salle, Annoncer l'Évangile aux pauvres*, Paris, Éditions Beauchesne, 1977.
- THIOUT, M.**, *Madagascar et l'âme malgache*, Paris, Édition les Horizons de France, 1961.
- VIC, L.**, *Croyances et mœurs des Malgaches*, Antsirabe, Imprimerie protestante, 1950.

## **ANNEXE**

### ***Rôles des paysans dans la célébration du baptême***

Accompagnés par leurs parents, les catéchumènes chantent un cantique pour demander leur entrée dans la maison de Dieu. Le prêtre vient les accueillir à la porte de l'église. Un délégué des familles adresse au prêtre la parole de présentation des aspirants au baptême. Il commence son discours par l'invocation de "Zanahary" (Dieu de la vie) et des "Razana" (les ancêtres) pour qu'ils écoutent les prières de leurs enfants et qu'ils les bénissent. Ensuite, il parle de la vie des futurs baptisés, spécialement de leur décision de vivre la vie chrétienne. À mon tour, je retrace le cheminement de la formation suivie par ces catéchumènes.

Après avoir écouté les deux orateurs, le prêtre engage un dialogue avec les catéchumènes. Il leur demande: «Dites-nous à haute voix vos intentions profondes. Le peuple de Dieu ici présent attend de vous une clarification de ce dont il va être témoin. Il attend cela pour sa propre édification et pour motiver ses intentions de prière qui monteront vers Dieu pour vous.». À leur tour, les catéchumènes déclarent que c'est de plein gré et en pleine connaissance de cause qu'ils s'engagent au sacrement de l'amour du Christ. Ils ont décidé de se lier pour toujours avec Lui par le baptême afin de témoigner de la vie chrétienne dans le monde d'aujourd'hui.

Sûr de la parole des catéchumènes, le prêtre leur fait un signe de croix sur le front marquant la joie de les accueillir dans l'Église. Il les invite à entrer joyeusement dans la maison du Seigneur en leur disant: «Venez les enfants de Dieu, louez-le de toute votre âme, Dieu "Zanahary" vous a préparé des places dans sa maison.». Ensemble, ils chantent un chant de louanges et dansent en entrant dans l'église.

De la porte, les jeunes filles dansent, expriment leur joie de porter sur leur tête l'eau de la source dans des pots en argile. Rendues au baptistère, elles y versent l'eau. Le prêtre bénit l'eau en y plongeant trois fois le cierge pascal. Il dit que les pots en argile symbolisent la terre, lieu de production et d'épanouissement de toutes les créatures, et que l'eau leur donne la vie. Après la bénédiction de l'eau, le prêtre demande aux catéchumènes s'ils renoncent au Mal et à ses oeuvres. Ensuite, en se référant au texte de la profession de foi, le prêtre leur pose des questions pour vérifier s'ils croient en Dieu et à l'Évangile. Les catéchumènes répondent ensemble pour chaque question du credo: «Je crois», geste et parole qui confirment leur adhésion à la foi chrétienne.

Maintenant, les parents bénissent leurs enfants catéchumènes assis sur une grande natte devant l'autel face au peuple. Cette bénédiction est toute spontanée et charismatique. Posant la main droite humectée d'eau de la source sur la tête de leur enfant, le parent dit sa formule selon ce que son coeur lui dicte. Fort de la bénédiction des parents comme de l'ensemble des prières récitées, chaque catéchumène s'avance vers le baptistère. Il

est accompagné de ses parents. Ces derniers tiennent sa tête inclinée sur les fonts baptismaux. Le prêtre le baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ensuite, le prêtre oint le baptisé avec le saint chrême en disant: «Celui qui est oint comme le roi, est pénétré par la puissance divine.». L'onction l'introduit dans le peuple royal, sacerdotal et prophétique.

Après le rite d'intégration et le discours de reconnaissance aux nouveaux baptisés, toute la communauté ecclésiale chante sa joie d'enfantement en même temps que les nouveaux baptisés signent à tour de rôle le registre. La signature faite, l'acte accompli, le nouveau baptisé entre dans l'assemblée des fidèles. Ensemble, ils participent à la célébration eucharistique. La fête continue au village par les chants, les danses, les agapes fraternelles. Ainsi, chacun apporte un peu de victuailles en vue de ce repas communautaire.